PER
R-382
EX. 2

REVUE DOMINICAINE

ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Langelier - Téléphone 2-6864

LES COURS SONT ORGANISÉS COMME SUIT:

1° COURS RÉGULIERS:

Ⓐ TECHNIQUE, 4 ANNÉES D'ÉTUDES

Ⓑ DES MÉTIERS, 3 ANNÉES D'ÉTUDES

DIPLÔME OFFICIEL

BOURSES AUX ÉLÈVES MÉRITANTS

2° COURS ABRÉGÉS D'AUTOMOBILE:

— 10 MOIS D'ÉTUDES —

3° COURS DE SOIRS

. COMPRENANT DE NOMBREUX COURS LIBRES.

PROSPECTUS sur DEMANDE

BILODEAU Limitée

ENTREPRENEURS

Tuile, Terrazzo, Marbre, Ardoise, Pierre Artificielle,

Pavages, Trottoirs, etc.

— J. IGN. BILODEAU —

PRÉS. ET GÉRANT

TÉL. 2-1143 — 82, RUE RICHELIEU, QUÉBEC.

J. LABELLE

Tél. 8216 — Diplomé General Motors

J. S. Ruelland

CARROSSIER

Réparations d'Automobiles et de Rembourage
Carrosserie endommagée et débossage de tous genres.

Spécialité:—
Peinturage Duco Dupont
Vitrage des Chars
Mécanique.

2, Christophe Colomb, — Québec, P.Q.

HOMMAGES DE

M. J. O'BRIEN

Spécialités pour Bâtisses et Constructions

Représentant de Truscon Steel Co. of Canada Ltd.

Spécialistes en charpente de bâtisse Truscon Laboratories Canada Ltd., Canadian Cork Co., Ltd., K. V. Gardner Ltd.

Tél. 5992 — 13, rue d'Aiguillon — Québec, P. Q.

AUX COMMUNAUTÉS ET MEMBRES DU CLERGÉ

Demandez-nous un échantillon gratuit de notre Delecto liquide. C'est un substitut du sucre, et peut avantageusement le remplacer dans la préparation des aliments où il est requis.

J. E. LAVOIE ENRG.

TÉL. 3-2475 — 251, ST-JOSEPH, QUÉBEC

ARMAND MATHIEU (tél. 3-3776) — EDMOND SYLVAIN (tél. 9898)

MATHIEU & SYLVAIN

ENTREPRENEURS

44, Ste-Ursule, Québec, P.Q. — tél. 2-2240

TÉL. 3-0194

ANTONIO TRUDEL

ASSURANCES GÉNÉRALES

VIE - FEU - VOL — AUTOMOBILES - ACCIDENTS

70, RUE FRASER — QUÉBEC

CORSETS SPENCER

Un dessin est créé spécialement pour vous.
Tout genre de Corsets, Ceintures pour Dames, Hommes et Enfants, Brassières, Corsets, Supports Orthopédiques, Maternité, etc.

Démonstration gratuite à domicile

Votre corset gardera sa forme tant qu'il durera.

Mme C.-E. PELLETIER

SPÉCIALISTE EN CORSETTERIE MÉDICALE

75, ST-JEAN — TÉL. 2-7553 — QUÉBEC

Spécialité : Ceintures chirurgicales

TÉL. 4-2772

CHARLAND ET BERNARD Ltée

Soudure au gaz et à l'électricité
Fabrication de réservoirs

ANGLE 1ÈRE AVENUE ET 4IÈME RUE

LIMOILOU — QUÉBEC

TÉL. ZONE 7-036

J. VILLENEUVE LIMITÉE

ENTREPRENEURS-SCULPTEURS ET MANUFACTURIERS

Sculptures dans tous les genres, Dorure, Statues en Bois
Autels, Ornements d'églises, Etc.

ST-ROMUALD, — CO. LÉVIS, P. Q.

O. PICARD & FILS INC.

Plomberie — Chauffage — Electricité
Ventilation — Air climatisé

Gérant : J.-C. LACHANCE

78, ST-AUGUSTIN — Tél. 2-1239 — QUEBEC

Tél. 6642

ÉMILE CÔTÉ ENRG.

ENTREPRENEUR GENERAL

211, rue ST-CYRILLE — QUEBEC

MESSIEURS,

La ceinture Spencer éloigne la fatigue, soulage les maux de dos dus à une entorse, à un effort excessif, au mauvais maintien.

•

HERNIE — SURMENAGE
FAIBLESSE DORSALE
ETC., ETC.

CORSETS SPENCER

DESSIN CRÉÉ SPÉCIALEMENT POUR VOUS

M.-JEANNE MORIN

GÉRANTE DU DISTRICT DE QUÉBEC

TÉL. 2-2287 — 8, DE LA FABRIQUE, QUÉBEC

•

MESDAMES,

Demandez toujours un corset Spencer. Spécialement dans les cas de maternité.

•

TÉL. 6070

Arthur Cloutier et Fils Enrg.

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES
DEPUIS QUATRE GÉNÉRATIONS

#

252, D'AIGUILLON — QUÉBEC

V....

CASAVANT FRÈRES Ltée

FACTEURS D'ORGUES
ST-HYACINTHE, P. Q.
ÉTABLIE EN 1880

ARTISTES — PHOTOGRAPHES — GRAVEURS

DONNEZ NOUS UN TÉLÉPHONE À BE. 3984

La Photogravure Nationale Limitée
282 OUEST, RUE ONTARIO — PRÈS DE BLEURY — MONTRÉAL

COURS PRIVÉS
Prof. J.-L. ARBIQUE, B. A.
Cours complets : classique, commercial
Préparation spéciale des examens collégiaux — Deux cours par jour : avant-midi et après-midi — JOUR ET SOIR
Etudes surveillées, 4567, rue St-Denis — Montréal

Compliments de

DAMIEN BOILEAU Ltée, Entrepreneurs

245, avenue McDOUGALL — Outremont, P. Q. — Tél. CRescent 4183

TÉL. FRONTENAC 3186*

LAITERIE PERFECTION DAIRY LIMITÉE

2565 CHAMBLY MONTRÉAL

TÉL. 2-9411

KELLY ET LEDUC
FERRONNERIE

67, rue WELLINGTON HULL, P.Q.

PAUL-E. BRAZIL

tél.. CR. 9957 — 6296, Rue ST-ANDRÉ, Montréal

LES PRODUITS MADELON ENRG.

EXCELLENT CONTRE:
MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES - GRIPPE . RHUMATISME .

Tél. FItzroy 8585

COLLES DE TOUTES SORTES

En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide

•

MEREDITH, SIMMONS & Co. Ld.

5565 Chemin de la Côte St-Paul Montréal

LE DEVOIR

Directeur-Gérant: Georges PELLETIER — FAIS CE QUE DOIS — Rédacteur en chef : Omer HEROUX

TROIS SOUS LE NUMÉRO
ABONNEMENTS PAR LA POSTE
EDITION QUOTIDIENNE
CANADA ..... $ 6.00
(Sauf Montréal et banlieue)
E. Unis et Empire Britannique 8.00
UNION POSTALE..... 10.00

SPÉCIALITÉ :
Pains et Gâteaux de fantaisie

BOULANGERIE C. LANGEVIN
1003, AVENUE EGAN — TÉL. : YOrk 6863
VERDUN

Essayez-les, vous aurez entière satisfaction

Gardienne fidèle des épargnes en temps de paix, la Banque assume une double mission en temps de guerre : elle concourt à la sécurité financière du pays et elle protège l'avenir de chacun de ses déposants.

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Spécialiste Optométriste-Opticien

J.L. Arthur Bousquet, o.d.

HEURES de BUREAU:
9 hres A.M. à 9 hres P.M.
Tél.: AMherst 2927

Consultation sur demande
1571 est, MONT-ROYAL
MONTRÉAL 2e ÉTAGE
PAUL-E. MARCIL

EUGÈNE CÔTÉ
PRÉSIDENT
J.A.&M. CÔTÉ LTÉE
Manufacturiers de chaussures
ST-HYACINTHE

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hres P.M. / 7 à 8 — P.M

Dr P. del Vecchio
SPÉCIALITÉ:
MALADIES CHRONIQUES
CANCER, TUBERCULOSE,
ASTHME, RHUMATISME
TÉL.: FR. 1895
900 est, Sherbrooke

LA BANQUE CANADIENNE NATIONALE
est à vos ordres pour toutes vos opérations de banque et de placement.
Actif, environ $180,000,000
Succursale à St-Hyacinthe
E.-O. DESJARDINS, gérant

Ch.-Aug. Gascon — Président
J.-Ed. Jeannotte — Vice-Président
J.-Art. Tremblay — Secrétaire

La Cie Mutuelle d'Immeubles, Ltée
(Incorporée par charte fédérale en 1903)
La caisse d'épargne pour prêts mutuels
Prêts aux membres : $7,500,000.00
Siège Social : 1306 est, rue Ste-Catherine
MONTRÉAL

GÉRARD GÉRARD LIMITÉE
ENTREPRENEURS PLÂTRIERS

SUCCURSALE À OTTAWA
SUITE 406-18, RIDEAU
TÉL.: 2-9872
QUÉBEC: 104 ST-JEAN
SUITE 10 TÉL. 7881
SPÉCIALITÉS :
OUVRAGES D'ÉGLISES, COUVENTS, ÉCOLES, ÉDIFICES PUBLICS.
TÉL. DOLLARD 5512
961A, RUE ST-ROCH, MONTRÉAL

marcel martel enrg.
couturier pour dames
1519, rue Mackay, Montréal — Tél Lancaster 3568*

Bonnes adresses à consulter

ACCESSOIRES CONTRE L'INCENDIE :
The Canadian Fire Hose Co. Ltd.,
827 ouest, Notre-Dame, Tél. PL. 6416-17, Montréal

AMEUBLEMENTS :
Dupont, A. L. Ltée, 4020 est, Ste-Catherine, FR. 0828, Montréal

AMEUBLEMENTS, LESSIVEUSES, RADIOS, ETC. :
Viau, H. O., 4270 ouest, St-Jacques, Tél. WE. 2142, Montréal

ARCHITECTES :
Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 .... Québec
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 .... Montréal

ARCHITECTES LEMIEUX, 760, SQUARE VICTORIA, LA. 2870, MT.
Ludger Lemieux — A.A.P.Q. — M.R.A.I.C.
Paul M. Lemieux — B.A. — M.R.A.I.C. — A.A.P.Q. — D.P.L.G.F,

ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :
Bélanger et Bourget, 86, Côte de la Mont., Tél. 2-5180, Québec
Gastonguay, Jules-P., 71, St-Pierre, Tél. 2-3400 .... Québec

ARTICLES DE SPORT :
Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec

ASCENSEURS :
La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 .... Québec

ASSURANCES GÉNÉRALES :
Tougas, Aimé, 500 Place d'Armes, Tél. BElair 2041, Montréal

ASSURANCE : NATIONAL LIFE ASSURANCE CO. :
Arsenault, Bona, Gérant, 80, St-Pierre, Tél. 2-5785 .... Québec

ASSURANCE SUR LA VIE :
La Solidarité, 126, St-Pierre .... Québec

AUTOBUS À LORETTE, AÉRODROME, CHAMPIGNY, LAC ST-JOSEPH, STE-CATHERINE :
Drolet, A., Ltée, 155, boul. Charest, Tél. 2-8494 .... Québec

AUTOBUS FOURNIER LTÉE : QUÉBEC AU CAMP VALCARTIER, STE-FOY, LAC ST-CHARLES :
Terminus, 501, boul. Charest, Tél. 6182-34, St-Augustin, 2-5946

AVOCATS :
Boisvert et Corriveau, 80, St-Pierre, Tél. 2-3420 .... Québec
Boyer, Auguste, 159 ouest, Craig, Tél. MA. 7031, Montréal
Champeau, Armand, 5585, Canterbury, Tél. AT. 9717, Outremont
St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 .... Ottawa, Ont.

BANQUES :
La Banque Provinciale du Canada,
221 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 7151, Montréal

BEURRE D'ÉRABLE :
Cie Nationale de Beurre d'Erable Inc.,
51 ouest, Laurier, Tél. DOllard 2433, Montréal

BISCUITS ET GÂTEAUX :
Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.

BLOCS DE BÉTON, TAILLEURS DE PIERRE :
Côté, Valère Inc., 187-1ère avenue, Tél. 4-4491, ... Québec

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 o., Notre-Dame, WI. 6118, Mtl.

BOIS DE CONSTRUCTION, MANUFACTURIERS DE PLANCHERS EN BOIS FRANC, PORTES ET CHÂSSIS :
Dupuis, J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun

BOUCHERS, ÉPICIERS : QUEBEC MARINE GROCERS :
Massé, Philippe, 93, Sault-au-Matelot, Tél. 2-8505 .... Québec
Swift Canadian Co. Ltd., 153, St-Roch, Tél. 4-2461 .... Québec

BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :
Hethrington, T., Ltée, 358-364, St-Jean .... Québec

BUANDERIES :
Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 .... Montréal

CARROSSERIES D'AUTOS (DÉBOSSAGE, REMBOURRAGE, ETC.) :
Normandeau, A. et Fils, 01152, Charlevoix, WI. 5562, Montréal

CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :
Madden et Fils Ltée, 3, boul. Charest, Tél. 4-3578 .... Québec
The Canadian Import Co. Ld., 83, Dalhousie, Tél. 2-1221, Québec
Syndicat National du Combustible Inc.,
67, Buade, Tél. 7111, Québec

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE (ENTREPRENEUR) :
Jetté, J.-W. Limitée, 360 est, Rachel, Tél. MA. 4184, Montréal

CHOCOLATS (FINS — MINUSCULES) LIVRAISON :
Denyse, 4909 ouest, Sherbrooke, Tél. EL. 4877 .... Montréal

COLLÈGE BILINGUE COMMERCIAL :
O'Sullivan Bilingual College, 132, St-Jean, Tél. 3-5505, Québec

COLLÈGE VERSAILLES :
Fortin Business Colleges, 840, Cherrier, Tél. AM. 6440, Montréal

COMPLIMENTS :
Compliments d'un ami : C. N. E.
Compliments d'un ami : J. E. S.
J. P. Laberge Enrg.
Un ami de la Revue.
Un ami de la Revue : A. D. & Fils Ltée.
W. A. Baker, Palais de Justice .... Montréal

CONSTRUCTIONS, DÉMOLITION, MATÉRIAUX À VENDRE :
Tétrault Frères, 1200, av. de l'Eglise, Tél. WI. 8152, Verdun

CORSETS, BRASSIÈRES, LINGERIE :
Mademoiselle Enrg., 89, Cartier, Tél. 5522 .... Québec
Salon Elégant, 353½, rue St-Jean, Tél. 3-0543 .... Québec

COURS ANGLAIS, STÉNOGRAPHIE BILINGUE ET DACTYLOGRAPHIE:
Sturton School, 93, Crémazie, Tél. 9571 .... Québec

COURS PAR CORRESPONDANCE :
International Correspondence Schools Canadian Ltd.,
115, St-Jean, Tél. 2-5905, Québec

COURTIERS D'OBLIGATIONS :
Frs Letarte, Prés., **L.-A. Pedneault,** Vice-Prés.
La Corporation de Prêts de Québec,
132, St-Pierre, Tél. 2-4765, Québec

COURTIERS EN ÉPICERIES :
Brault, Anastase, 1891, Roberval, Tél. WE. 4237 .... Montréal

COUVREURS :
Falardeau, Eugène Ltée, 141, Dorchester, Tél. 9677 .... Québec

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES :
Bouchard, J. & Fils, 54—5e rue, Tél. 4-1113 .... Québec

DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES :
Beaugrand, Gilles, 846, de l'Epée, Tél. DO. 2950 .... Montréal
Belleville, J. Arsène Ltée, 47, Sous-le-Fort (Basse-ville) Québec

DRIVE YOURSELF :
Jobidon, Robert, 250, St-Paul, Tél. 2-5317 .... Québec

EAU DE JAVELLE :
L'Eau Merveilleuse Enrg., 39-7e rue (Limoilou) 4-2661, Québec

ÉLECTRICIENS, MOTEURS, GÉNÉRATEURS ET RÉPARATIONS :
Guay & Frère Enr., 7, de la Salle, Tél. 4-1811 .... Québec

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :
Lamontagne, F.-X., 411, Boulevard Charest, Tél. 3-0590, Québec
Ouellet, Ludger, 87, St-Cyrille, Tél. 2-1710 .... Québec

ÉPICIERS-BOUCHERS :
Gougeon, J. B., 175, Rochester, Tél. 8-0030-8-0031, Ottawa, Ont.

ÉPICERIES EN GROS :
D'Aoust, P. Ltée, 11, York .... Ottawa, Ont.
Lamarche, J.-H., 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 .... Montréal
Letellier, J.-B.-E. Enrg., 112, Dalhousie, Tél. 2-3931 .... Québec

Bonnes adresses à consulter

ESTAMPES EN CAOUTCHOUC :
A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal

FARINE, ENGRAIS, GRAIN, FOIN, BOIS, CHARBON :
Gervais, Paul et Frère, 5298, Henri-Julien, CA. 1157, Montréal

FERRONNERIE D'ART :
Les Frères Lebrun, 456, Niverville .... Trois-Rivières

FOURRURES :
Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de l'Eglise, 5106, Qué.
Bernard, Léo, 810, St-Vallier, Tél. 3-1329 .... Québec
Desjardins Chas. et Cie. 1170, St-Denis. Tél. HA. 8191. Mtl.
Fourrures de Luxe. 7, Ste-Ursule, Tél. 4-0864 .... Québec
Laliberté, J.-B. Ltée, 145, St-Joseph, Tél. 6191 .... Québec
Sanfaçon, Honoré, 110, rue de la Couronne, Tél. 7419, Québec
Turcotte. N.-Geo.. 162, Côte d'Abraham, Tél. 4-1459 .... Québec
Zicat, Laurent, 579, St-Jean, Tél. 9627 .... Québec

FRUITS ET LÉGUMES :
Leblanc, A., 93, St-André, Tél. 2-3981 .... Québec

GRAINS, MOULÉES, PROVISIONS :
Frenette & Fils Enrg., 176, St-Pierre, Tél. 2-8070 .... Québec

GRAVURES (IMAGES ET CARTES GRAVÉES) EMBOSSAGE :
Fréchette, Louis, 46, Côte de la Montagne, Tél. 2-7775, Québec

HABITS ET MERCERIES :
Cusson et Cusson, Place du Marché, rue Cascades, St-Hyacinthe

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :
Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

IMPRIMEURS (MÉDÉRIC PARENT ET ONIL PARÉ, PROP.) :
Imprimerie Bégin Enrg., 40, St-François, Tél. 3-1252, Québec

INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.) :
Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q.
Fabricant des "Antalgines" contre les Maux de Tête.

LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE :
"Clark Dairy Ltd., 634, Av. Bronson, Tél. 5-1811, Ottawa, Ont.
Coopérative Lait et Crème, 4101 est, N.-Dame, AM. 2171, Mtl.
La Ferme St-Laurent Ltée, 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal
Laiterie de Québec Ltée, 75, av. du Sacré-Cœur, Tél. 7101, Québec

LIBRAIRIE (EN GROS SEULEMENT) :
Librairie J. A. Parent, 310½, St-Joseph, Tél. 5630 .... Québec

LIBRAIRES :
Granger Frères Ltée, 56 ouest, N.-Dame, LA. 2171 .... Montréal

MAGASINS À RAYON :
Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 .... Québec
Dubuc, T. D., 214-218, St-Jean, Tél. 2-3961 .... Québec
Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 .... Montréal
Paquet et Cie Ltée, 157, St-Joseph, Tél. 8131 .... Québec
Pharand, J., 85, Champlain, Tél. 2-5315 .... Hull, P. Q.
Syndicat de Québec Ltée, 215, St-Joseph, Tél. 4-3561, Québec

MANUFACTURIERS DE FOURNITURES FUNÉRAIRES :
Girard et Godin Ltée, T.-Riv. et 34 o., St-Paul, LA. 9214, Mtl.

MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :
Pilon, Jos. Ltée, 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P. Q.

MARCHANDS DE THÉS ET CAFÉS :
Désy, J.-A., 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 .... Montréal

MARCHANDS DE THÉS, CAFÉS ET ÉPICES EN GROS :
Bourque, A., 262 est, St-Paul, Tél. HArbour 7630, Montréal

MARCHANDS TAILLEURS :
Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803, Montréal

MATELAS, SOMMIERS, ETC. :
Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347 .... Québec

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
Les Industries G.-I. Lachance Inc., 263, St-Paul, 2-6403, Québec

MÉDECINS :
Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476, Montréal
Pilon, Dr Henri, 251, boul. St-Joseph, Tél. 2-0563, Hull, P. Q.
Pouliot, Dr Antoine, 68, Ste-Ursule, Tél. 2-4455 .... Québec

MEMBRES ARTIFICIELS :
Duckett, J.-A., 2014, Bleury, Tél. HArbour 0630 .... Montréal

NETTOYEURS ET TEINTURIERS :
Breton, J.-H., 2461, des Carrières, Tél. CR. 4168 .... Montréal

NOTAIRES :
Labrèche et Labrèche, 10 ouest, St-Jacques, MA. 3373, Montréal
McKay, R. E., 4948, av. Verdun, Tél. YO. 5322 .... Verdun

NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS :
Alepin, J. et Frère Ltée, 4295 ouest, Notre-Dame,
Tél. WE. 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal

OPTICIENS D'ORDONNANCES :
Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 .... Ottawa, Ont.
Lamontagne, Etienne, 1065, St-Prosper, Tél. 2178, Trois-Rivières

OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :
Ledoux, Arthur, 180, Cascades, Tél. 10 .... St-Hyacinthe
Lemire, André, 4226, St-Denis, Tél. HArbour 8856 .... Montréal

PÂTISSERIE, MME ALPH. MALOUIN, PROP. :
La Pâtisserie Enrg., 34½, Victoria, Tél. 3-0901 .... Québec

PHARMACIENS :
Pharmacie Aimé Roussin, 2823, Masson, CH. 2103 .... Montréal
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235 .... Québec
Pharmacie Canadienne, Mme L Lippens, prop.,
1661 ouest, Notre-Dame, Tél. WI. 1771, Montréal

PHARMACIENS EN GROS :
Durocher, G. E., 139, Queen, Tél. 2-5309 .... Ottawa, Ont.

PHOTOGRAPHES :
Edwards, W. B., 259, St-Jean, Tél. 2-7595 .... Québec
Studio Bell, 59, St-Joseph, Tél. 4-2106 .... Québec

PLOMBIERS-COUVREURS-ÉLECTRICIENS :
Asselin, J.-A., 37, Hermine, Tél. 9670 .... Québec
Dorion, Jules, 11, rue Ramsay, Tél. 4-2916 .... Québec

PRODUITS ALIMENTAIRES (MANUFACTURIERS) :
Old City Mfg. Co. Ltd., 4, Mgr Gauvreau, Tél. 2-5273, Québec

PRODUITS PHARMACEUTIQUES :
Sylvain Ltée, 406 est, Notre-Dame, Tél. HA. 5374 .... Montréal

PROVISIONS, POISSON, FRUITS, ETC. :
Dominion Fish & Fruit Ltd., Tél. 2-7036 .... Québec

QUINCAILLERIE EN GROS ET DÉTAIL :
Lemieux, Jos.-E. Enrg. .... Québec
O'Neill & Richard Ltée, 134, du Pont, Tél. 2-1594 .... Québec

QUINCAILLERIES GÉNÉRALES :
Gravel, Ludger et Fils, 3447, Av. du Parc, Tél. HA. 5211, Mtl.
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 .... Montréal

RESTAURANTS :
Le Roi du Chien Chaud Enrg.,
1478 est, Sainte-Catherine, Tél. AM. 6969, Montréal

TERRA COTTA :
Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.

TRANSPORTS :
St-Hyacinthe Transport, 34, Piété, Tél. 356-122 .... St-Hyacinthe

VALEURS DE PLACEMENT :
Dubé, Oscar & Cie Inc.,
105, Côte de la Montagne, Tél. 2-4061, Québec
Société Générale de Finance, Inc., 57 ouest, St-Jacques,
Tél. HA. 5168, Montréal

Sommaire

Septembre 1943

JACQUES MARITAIN : *Sur le jugement artistique*

« Notre attitude devant les œuvres d'art dépend de notre goût naturel et de notre éducation artistique, mais elle dépend aussi, et plus fondamentalement, de la conception même que nous nous faisons de l'art ».

M.-A. LAMARCHE, O. P. : *Franz Werfel et l'esprit de Lourdes*

« Le nouveau converti a trop bien mérité de nos saintes croyances, trop brillamment professé dans cette chaire d'apologétique qu'est devenu Lourdes, pour qu'on le laisse attaquer sans riposte ».

REX DESMARCHAIS : *La balance délicate*

« Vous exigez beaucoup de ces pauvres critiques ! a remarqué un ami après avoir lu ma conclusion.

— Eux, exigent-ils moins des romanciers, des conteurs, des poètes ? »

GUY SYLVESTRE : *Paul Verlaine*

« Paul Verlaine, ce perverti entre les pervertis, fut aussi l'auteur du plus catholique des livres de poésie française avant ce siècle, et incontestablement un des initiateurs du renouveau catholique qui est l'honneur des lettres françaises contemporaines ».

FÉLIX LECLERC : *L'écriteau*

« En tout cas, le malheur a passé. Il a brûlé une grange. Il a brûlé d'autre chose aussi. Tu sais ce que je veux dire... Celui qui envoie les feux sait ce qu'Il fait... Ça soude le monde ensemble ».

Directives pratiques

A. SAINT-PIERRE, O. P. : **Notes de théologie pastorale : « *La part du diable* ».**

Le sens des faits

A. PAPILLON, O. P. : En mémoire du P. McNabb, O. P.

L'esprit des livres

S. E. le Card. VILLENEUVE, O. M. I. : « Le péché » *(A. Papillon, O. P.).*
CHARLES DE KONINCK : « Ego Sapientia... La Sagesse qui est Marie » *(A Papillon, O. P.).*
PAUL L'ERMITE : « La Science d'aimer » *(A. Papillon, O. P.).*
ROBERT E. BRENNAN, O. P. et alii : « Essays in Thomism » *(Noël Mailloux, O. P.).*
« Histoire sainte en cent vingt images » *(Albert Lacroix).*
Frère M.-CYRILLE, E. C. : «Rendre heureux. Vie du Fr. Théophanius-Léo, E. C. » *(A. Papillon, O. P.).*
Mgr OLIVIER MAURAULT, P. S. S. : « Moisson de Ville-Marie » *(A. Papillon, O. P.).*
SERGE FLEURY : « Talleyrand » *(Maurice-C. Cusson).*
AUGUSTE VIATTE : « Victor Hugo et les illuminés de son temps » *(Albert Lacroix).*
GUY DE POURTALÈS : « Chopin ou le poète » *(Serge Houle).*
PERTINAX : « Les Fossoyeurs » *(Albert Lacroix).*
LÉON MARCHAL : « De Pétain à Laval » *(Albert Lacroix).*
VLADIMIR POZNER : « Deuil en 24 heures » *(Serge Houle).*
J.-P. PETGES : « Bataille d'Amiens 1940 » *(André Diotte).*
CONSTANTIN JOFFÉ : « Les enterrés vivants du Stalag XVII A » *(A. Papillon, O. P.).*
MARCEL HAEDRICH : « Baraque 3, chambre 12 » *(Serge Houle).*
LÉON BLOY : « La Femme pauvre » *(Albert Lacroix).*
JULES ROMAINS : « Les Hommes de Bonne Volonté. XXI : Journées dans la montagne » *(André Diotte).*
ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY : « Terre des hommes » *(A. Papillon, O. P.).*
JACQUES SAURIOL : « Le désert des lacs » *(Albert Lacroix).*
CLAUDE EYLAN : « Combat avec l'inconnue» *Albert Lacroix).*
ISABELLE TONARELLI : « Jeunes femmes » *(A. Papillon, O. P.).*
ROGER BRIEN : « Sourires d'enfants » *(André Diotte).*
JEANNE L'ARCHEVÊQUE-DUGUAY : « Offrande » *(Albert Lacroix).*
FRANÇOISE GAUDET-SMET : « Heures d'amour » *(André Diotte).*
Abbé ALBERT TESSIER : « Notre mère la terre » *(A. Papillon, O. P.).*
ARTHUR LEPAGE : « Normandie et Bretagne. Récit de Voyage au Royaume de l'Herbage » *(André Diotte).*
ROBERT CONSIDINE : «MacArthur the magnificent » *(A. Papillon, O. P.).*
MAURICE KERDRUE : « Joliff et Magadur, hommes de mer » *(André Diotte).*
JEAN BULAIR : « Rencontres » *(Albert Lacroix).*
CHARLES OBERLING : « Le problème du cancer » *(Albert Lacroix).*
C.-V. JOHNSON : « A travers le temps et l'espace avec le pendule » *(André Diotte).*
J.-M. GAUDET : « Que vaut la Chiropratique ? » *(Albert Lacroix).*
CLAUDE-M. LAURENT : « Etes-vous malin ? » *(Maurice-C. Cusson).*

Revue Dominicaine

Directeur :
MARCEL-M. DESMARAIS, O. P.

Secrétaire de rédaction :
ANTONIN PAPILLON, O. P.

Volume XLIX | Tome II | Septembre 1943

Sur le jugement artistique

Notre attitude devant les œuvres d'art dépend de notre goût naturel et de notre éducation artistique, mais elle dépend aussi, et plus fondamentalement, de la conception même que nous nous faisons de l'art. Si nous croyons que l'art est un simple exercice d'habileté destiné à plaire, ou à nous distraire un moment, ou à nous présenter sous une forme agréable et facile une image des idées que nous portons déjà en nous, nous réclamerons d'un tableau ou d'une symphonie qu'ils nous confirment dans notre propre vision des choses ; c'est le sujet *traité qui nous intéressera en eux, et nous demanderons que ce sujet soit traité conformément au lot de concepts préalablement formés qui nous semblent exprimer la vérité à son égard. Nous jugerons l'œuvre d'art comme un objet qui nous est soumis, et dont notre disposition d'esprit est la mesure. En pareil cas à vrai dire nous ne jugeons pas l'œuvre d'art, c'est nous qui sommes jugés par elle.*

Il en va tout autrement si nous pensons que l'art est un effort créateur dont la source est spirituelle, et qui nous livre tout à la fois le soi *le plus intime de l'artiste et les secrètes correspondances qu'il a perçues dans les choses, par une vision ou*

intuition qui lui est propre et qui est inexprimable en idées et en paroles — exprimable seulement dans une œuvre. Alors cette œuvre nous apparaîtra comme chargée du double mystère de la personnalité de l'artiste et de la réalité qui a touché son cœur. Et ce que nous lui demanderons, c'est de nous manifester ce mystère dans la joie toujours neuve que produit le contact avec la beauté. Nous jugerons l'œuvre d'art comme le véhicule vivant d'une vérité cachée à laquelle cette œuvre et nous sommes ensemble soumis, et qui est la mesure à la fois de l'œuvre et de notre esprit. En pareil cas nous jugeons vraiment parce que nous ne nous érigeons pas nous-mêmes en juges, mais tâchons d'être dociles à ce que l'œuvre, si elle est bonne, nous apprendra.

La première condition d'un tel jugement est une sorte de consentement *préalable aux intentions générales de l'artiste et aux perspectives créatrices dans lesquelles il est placé. Car juger une œuvre d'art c'est avant tout avoir l'intelligence d'une autre intelligence ; et avant de juger l'œuvre il nous faut savoir — et non seulement savoir, mais accepter — les voies que l'esprit de l'artiste a choisies pour pénétrer dans les secrets du réel et pour les exprimer. Alors seulement nous pouvons discerner si l'artiste avait vraiment* quelque chose à dire : *ce qui est la première et la plus indispensable étape du jugement artistique. Si habile que soit un artiste et si parfaite que soit sa technique — si par malheur il n'a rien à nous dire son œuvre n'a aucun intérêt.*

La grande conquête de l'art moderne et de la poésie moderne, c'est qu'ils sont devenus, à un degré non atteint jusqu'alors, conscients d'eux-mêmes et du mystère spirituel enveloppé en eux. Ils ont compris — parfois à un terrible prix — que le premier devoir de l'artiste et du poète est d'être inébranlablement fidèles à leur vérité, *à la vérité singulière et incommunicable qui leur*

est obscurément révélée d'eux-mêmes et des choses, et qui doit prendre forme dans l'œuvre. Il faut beaucoup de courage à l'artiste et au poète — il faut de l'héroïsme au grand artiste et au grand poète — pour être fidèles jusqu'au bout à cet insaisissable élément spirituel qui a toutes les exigences d'un absolu et qui ne pardonne pas la moindre défection. Car plus cette vérité qui leur est personnelle est profonde et décisive, plus elle a chance de paraître d'abord à leurs contemporains quelque chose de négligeable ou d'insensé : puisque l'artiste la voit et qu'eux ne l'ont pas encore vue — plus tard ils la verront, grâce à lui et à ses souffrances. Nous savons tous maintenant de quel héroïsme de la vertu de peintre l'œuvre d'un Cézanne est sortie.

Il est bien entendu qu'à ce compte-là l'artiste court tous les risques, et que pour qu'un grand et authentique créateur triomphe dans cette étrange lutte avec l'Ange, beaucoup de moins grands auront dû être brisés. Mais d'abord, si ceux-là ont été vraiment fidèles à leur intuition, même de petite envergure, et à leur amour, même chétif, quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes, un petit morceau du ciel aura été atteint par eux. Ensuite, même s'ils échouent et sont irrémédiablement brisés, leur effort et leur défaite elle-même méritent d'être respectés. Le respect devant l'effort de l'artiste, le sens du mystère spirituel dans lequel est engagé son travail créateur d'homme aux prises avec la beauté, sont les préréquisits de tout jugement artistique digne de son objet. Le seul artiste qui ne mérite pas le respect est celui qui travaille pour plaire au public, pour le succès commercial ou pour les succès académiques.

Je ne plaide pas ici pour l'indulgence envers toute œuvre d'art, même sincère ; encore moins envers celles qui exploitent les vérités que je viens d'essayer de rappeler, pour étaler une

espèce de cabotinage du moderne ou du génie méconnu. Je ne demande pas qu'on se montre facile. Je pense que plus le jugement artistique est pur, plus il est exigeant, voire impitoyable. Mais ce qu'on est en droit de demander aussi, c'est que ce jugement soit réellement un jugement artistique, *qu'il ne prétende pas juger l'art des hauteurs d'une incompétence sûre d'elle-même et ignorante des lois et de la réalité interne de la chose jugée ; c'est que lui-même il soit conscient de la dignité humaine et spirituelle de cet univers à part qu'est l'univers de la création artistique, et qu'il s'appuie sur une connaissance authentique de la structure et des principes d'un tel univers. Il faut pour cela, comme pour toute chose, une éducation appropriée — fondée à la fois sur une étude approfondie du passé et sur une attention vigilante aux recherches du présent.*

Ces remarques sont valables pour l'art sacré comme pour l'art profane. Les arts liturgiques sont par essence attachés à une tradition sainte ; mais celle-ci n'est pas la tradition d'une école artistique quelle qu'elle soit, si grande qu'elle ait pu être dans le passé ; c'est la tradition sacrée du dogme et de la vie de l'Eglise, qui transcendent toute forme de l'art humain. C'est pourquoi l'Eglise a fait siennes, pour ses édifices et pour leur ornementation, les grandes formes d'art qui se sont succédées au cours des siècles, art byzantin, art roman, art gothique, art de la Renaissance, art baroque... Cependant, comme chacun peut aisément s'en rendre compte, c'est dans l'évolution de l'art profane que les recherches, les inquiétudes et les conquêtes du moment présent se manifestent le plus librement, et peuvent être étudiées le plus clairement.

Jacques Maritain

Franz Werfel et l'esprit de Lourdes

Franz Werfel, quand il écrivit ce *Chant de Bernadette,* « accomplissement d'un vœu », appartenait déjà à l'âme de l'Eglise envers qui il professait le plus total respect. N'allait-il pas jusqu'à défendre, ou expliquer par de bonnes raisons, sa tolérance à l'égard du laid architectural sévissant à Lourdes. Pour ce qui concerne l'attitude sceptique, spontanée ou de commande, les durs procédés, les manœuvres tâtillonnes des autorités religieuses vis-à-vis de Bernadette, il en tire comme les autres biographes un argument pour l'authenticité des faits. De même, le ciseau maladroit de Sœur Vauzoux devient-il un instrument providentiel apte à sculpter dans l'âme de la novice l'image du Dieu souffrant. Car Werfel croyait à la Providence et au miracle (cf. *préface*). Doué d'un sens spirituel qui non seulement lui rendait familières la morale et l'ascèse, mais l'aidait depuis ses premiers vers à percevoir « le secret de Dieu et la sainteté humaine » (*préface*), possédant un don d'observation réaliste, une souplesse et un mordant comparables à ceux des plus grands romanciers de l'époque, il apparut soudain en météore, mais mieux équipé que des centaines d'écrivains catholiques pour présenter la Sainte à tout un monde d'incrédules, en la campant avec art dans son milieu géographique, familial et départemental. Ajoutons que tout prestige d'éloquence mise à part, il pouvait utiliser cette sorte d'autorité à rebours que donne en pareil domaine une réputation d'incroyant.

Il en est résulté un chef-d'œuvre qu'on ne saurait louer sans impertinence, et mes lecteurs vont bien se demander pourquoi je viens rôder autour du monument. Il s'agit d'en faire dispa-

raître au plus tôt une éclaboussure que le temps du reste se fût chargé de laver. N'a-t-on pas osé prétendre que le surnaturel était trop absent de l'œuvre du maître ou n'y paraissait que noyé dans l'humain ! Si une réfutation s'avère facile à l'excès, elle s'impose quand même. Le nouveau converti a trop bien mérité de nos saintes croyances, trop brillamment professé dans cette chaire d'apologétique qu'est devenu Lourdes, pour qu'on le laisse attaquer sans riposte. Et dire qu'une simple lecture de cet ouvrage — pas en diagonale écourtée — suffisait à démontrer que le surnaturel y éclate dans l'ensemble comme dans le détail, que l'adversaire y succombe sous les flots d'une ironie tranquille et féroce, et qu'en dépit du nécessaire accompagnement terrestre, le *Chant de Bernadette* demeure, dans toute la plénitude du terme, un chant sacré.

Accompagnement... mieux vaut dire cacophonie, musique infernale où Satan utilise tout, même la voix de personnages honnêtes, pour étouffer le murmure de la Source. La plus candide enfant de la région devra subir, en séries répétées, les interrogatoires, les menaces, les pièges et brimades des officiels, sans compter la sourde opposition des proches ou leur encombrante sympathie. Vit-on jamais, depuis Jeanne d'Arc et Catherine de Sienne, une fille de la plèbe mêlée à tant d'événements religieux, sociaux, politiques même. Dignitaires de l'Eglise, juges et médecins, procureurs et ministres, préfets et sous-préfets, gendarmes, commerçants, chimistes, interviennent tour à tour, prenant parti pour et surtout contre la Dame et sa messagère. Pie IX, Napoléon III, l'impératrice Eugénie se préoccupent de l'affaire qui remplit les colonnes de la presse étrangère et locale. Vouloir éliminer ce cadre historique, ou le réduire à l'accidentel, serait la pire erreur de la part d'un hagiographe. A moins d'in-

diquer en titre ou en sous-titre le point de vue spécial, objet de son étude. Werfel avait un dessein plus ample d'après lequel, sans prétendre nous livrer, comme le P. Cros et le chanoine Bertrin, une histoire documentaire des événements de Lourdes, il ne pouvait isoler le *Chant de Bernadette* du contexte des faits. Comment va-t-il échapper à la noyade dans l'humain ?

Et d'abord, comment la fillette elle-même va-t-elle de son vivant y échapper ? Simplement par son humilité, je devrais dire sa *vérité,* à quoi la disposent tous ses antécédents. C'est une fruste gamine, foncièrement bonne, ignorante de tout, y compris sa religion, qui a vu une éblouissante Dame, en ramassant du bois mort, qui a reçu d'Elle un message et le transmet. Elle aurait dû perdre la tête comme tant d'autres qui n'avaient rien vu ni entendu. Mais elle a conscience de n'être qu'une petite commissionnaire faisant ses commissions. Elle ne vise à rien d'autre et rien ne l'intéresse à part le souvenir de la Dame et son retour éventuel. Elle va répétant son histoire chaque fois qu'il est requis. Mais la moindre publicité l'exaspère et son martyre commence avec les premières indiscrétions de ses compagnes. Il s'aggrave lorsque, toutes barrières rompues autour de la Grotte, des processions s'organisent où l'on acclame la voyante. Cette humilité native est devenue en elle œuvre de l'Esprit qui lui suggère tout, attitudes et réponses. Bernadette peut résister au flot humain, elle a son appareil respiratoire. Elle peut comparaître devant des hommes, voire devant un homme, sans autre chaperon que son ange gardien.

Mais aujourd'hui elle est morte. La voici livrée sans défense aux mains des biographes qui pourraient, d'une touche maladroite, volontairement ou non, porter atteinte à son caractère, à sa conduite, à son esprit ; de même qu'ils pourraient « natura-

liser » les événements en cours, en les attribuant en tout ou en partie, à diverses influences où celles de la Grâce resteraient dans une ombre équivoque. Je défie qui que ce soit de prendre notre auteur en faute sur ce point. Bernadette demeure dans sa vie écrite ce qu'elle fut dans sa vie vécue : fidèle à soi-même et à sa mission, résistant à la pression des événements hostiles ou favorables, et cantonnée dans son humilité. Puisque un chaperon devient alors nécessaire, Franz Werfel assume le rôle. Il mène sa protégée partout, jusqu'à la chambre noire du psychiâtre, l'œil ouvert, l'oreille tendue, la main sur l'épaule de l'enfant. Il enregistre avec leur intonation précise chacune de ses paroles, surtout ses vives ripostes à la Jeanne d'Arc, jaillies à la fois de sa conscience chrétienne et des sédiments du terroir. Et quant aux faits et gestes, comment dissimuler ou amoindrir leur portée surnaturelle ? Ils n'en ont point d'autre et l'exactitude suffit. S'agit-il comme ici d'un « poème historique », on exige simplement que la fiction demeure dans l'esprit de Lourdes.

Il y a une autre souillure que Bernadette écarte, et cette fois avec indignation : la souillure de l'argent. Son frère Jean-Marie a su escamoter un louis d'or offert par un espion en échange d'une bénédiction de la voyante et refusé par la famille. L'affaire est portée devant le juge d'instruction. Pris de panique, Jean-Marie avoue son larcin. M. Rives [1] renonce à infliger une peine, mais non pas Bernadette. Il faut lire ce chapitre intitulé : « Un louis d'or et une gifle », où la nature et la grâce agissent de concert. L'ouvrage entier, du reste, témoigne d'un constant désir de joindre harmonieusement le spirituel et le sensible, la chair et l'esprit.

1. D'après le P. Cros, ce magistrat serait M. Clément Ribes.

Ce qui devient impossible quand il s'agit d'un noyau d'adversaires de Lourdes, lancés à fond de train contre la fillette et ses apparitions. Combattre ceux d'entre eux, c'est-à-dire la plupart, dont la mauvaise foi n'a d'égales que la bêtise, l'ambition et la peur, pour qui le rejeton des Soubirous ne saurait être qu'une hystérique, une menteuse-née, une « mineure criminelle ou psychopathe », n'est-ce pas une façon, l'unique façon en l'instance, de défendre le surnaturel et ses droits ? Tâche aisée pour un maître ironiste tel que Werfel. Pas la peine de se mettre en colère, mais il prodigue à pleins paragraphes la piqûre qui dégonfle, le portrait qui déshabille, le trait d'esprit qui assomme. « Le psychiâtre est un homme aimable à la barbe rouge. Ses cheveux flamboyants couronnent artistiquement sa tête. On pourrait dire de lui que c'est un bel homme, n'était que le coin de sa bouche, en raison d'une paralysie musculaire, est quelque peu tiré vers le haut. Il y a aussi ses yeux gris qui errent de droite à gauche, car les aliénistes empruntent toujours un peu de folie à leurs malades ». Le baron Massy, préfet des Hautes-Pyrénées, lui explique le cas de Bernadette et le point de vue de l'Etat. « Barbe rouge, à la grande satisfaction du Baron, comprend étonnamment à demi-mot. Bien que les questions philosophiques le laissent totalement indifférent, tout ce qui apporte une brèche supra-sensible à la possibilité d'expliquer le monde, l'irrite. Pour lui, Bernadette Soubirous n'a que l'alternative bien connue entre l'imposture et la folie. Comme la folie est son métier, il plaide volontiers pour elle. Il ne conçoit pas non plus que, par ces temps difficiles, les puissances célestes se mêlent de faire des cures sans l'aveu de la médecine » (p. 294). Il y a des cas où l'indignation s'impose. Et comme Werfel, quant à soi, en tient pour l'ironie non moins dévastatrice, il a recours au légendaire abbé Peyra-

male. Le Baron voulait, en vertu de la loi du 30 juin 1838, faire interner la voyante, au préalable déclarée folle et constituant un danger public ; ou du moins, sur le conseil du psychiâtre, commencer par la mettre sous observation à l'hôpital. L'entrevue du savant avec Bernadette échoue de façon grotesque. Tout en mesurant son crâne il constate à ses dépens la mesure de son esprit. Aussi la vitesse de ses jambes, car elle s'enfuit éperdûment, le laissant avec ses compas et son carnet. Deux heures plus tard, il se présente au domicile des Soubirous, accompagné du Procureur impérial Vital-Dutour. Et qui est-ce qu'ils aperçoivent en entrant ? Marie-Dominique Peyramale barrant le passage avec sa carrure granitique et « tous les registres de sa fureur ». Il tonne comme si les deux visiteurs l'écoutaient de la roche Massabielle. « Je connais cette enfant, et le Procureur impérial la connaît aussi. Tous deux, nous avons régulièrement causé avec elle. Celui qui prétend que Bernadette Soubirous est folle, est lui-même un fou ou un coquin. L'esprit de la loi de 1838 vise les furieux et les écumants. Est ce que vous allez oser l'appliquer ? Très bien ! Soyez sûrs dans ce cas que je ne quitterai pas cette enfant. Et maintenant, vous pouvez aller chercher les gendarmes, c'est moi qui les recevrai » (p. 295 et ss.). Le soir même, le curé-doyen, dans une voiture de poste fermée, conduisait Louise Soubirous et sa fille en villégiature gratuite à Cauterets.

Ce plaidoyer indirect en faveur du surnaturel à Lourdes se poursuit, mêlé aux autres épisodes, durant plus de trois cent cinquante pages. Maintenant que l'Evêque de Tarbes, Mgr Laurence, tout en soumettant son propre jugement au Pape, a dans un écrit pastoral « tout étincelant de pénétrante intelligence » (p. 354), reconnu le caractère surnaturel des apparitions et des guérisons de Lourdes, Franz Werfel peut quitter la ville avec sa

protégée, laquelle, détachée de tout, et ne gardant de ces merveilles qu'un souvenir d'extase, dira bientôt : « Ce n'est pas pour moi que coule cette source ». Il n'y ramènera ses lecteurs qu'une vingtaine d'années plus tard, en compagnie de l'écrivain Hyacinthe Lafite. Ce dernier, atteint d'un cancer, a gâché son existence de toutes façons. Il ignore s'il possède un reste de foi, un lambeau d'espoir. Et l'on entend sa plainte déchirante au pied de la statue de l'Immaculée, à cette heure nocturne où la chanson du Gave devient plus légère et liquéfie le silence. Le pauvre homme repasse sa vie égoïste et malheureuse, il s'efforce à croire, au fond il croit encore, car ayant récité l'Ave Maria, il ajoute : « Bernadette Soubirous, priez pour moi » ; tandis que là-bas, à Saint-Gilde, Sœur Marie-Bernard est à la veille d'entrer en agonie. C'est là un des sommets de l'œuvre et l'on s'arrête pour pleurer.

Au monastère Saint-Gilde de Nevers, la cacophonie tombe, bien qu'il subsiste de faux accords intermittents. L'auteur n'a plus guère qu'à écouter et transcrire le chant de Bernadette, chant presque sans paroles, intime et douloureux. Souffrir et se taire est la devise vécue de la sainte portant déjà au visage « le noble sceau de la perfection ». Obéissante et douce, humble et discrète, se dérobant à toute curiosité profane, connaît-elle vraiment d'autre apostolat que celui de la souffrance. « Comme autrefois, la jeune fille de Lourdes ne dit jamais un mot qui dépasse l'ordinaire et le vraisemblable. Aucune parole édifiante, aucun enseignement mystique ne sort de la bouche de Bernadette. Et cependant, dans la plus simple de ses réponses, se cache de temps à autre, une signification éblouissante qui ne sera perçue que plus tard et qui fera alors venir les larmes aux yeux de Sœur Nathalie et même de Mère Imbert » (p. 418).

Parfois l'auteur invente un fait tragique et solennel, comme la visite *in extremis* de Mgr Peyramale, devenu prélat, mais alourdi par l'âge et courbé sous mainte épreuve. Bernadette achève de vivre, elle peut à peine soutenir un bout de conversation. « Monsieur le Curé, je ne vous ai pas dit de mensonge. — Dieu le sait, ma Sœur, vous ne m'avez pas menti, mais c'est moi qui n'étais pas digne de vous ». Chose étrange, toute trace de remords disparaît chez ce rude homme quand, l'instant d'après, les saints rites accomplis et le sacrifice consommé, il perçoit une lumière subite, infiniment douce et reposante, sur le visage de la morte où semble incrustée pour toujours la primitive vision de Massabielle. Il se retire alors en murmurant ces mots : « Ta vie commence, ô Bernadette ». Et voici le commentaire de l'écrivain suspect d'égarer le surnaturel de Lourdes parmi des intrications purement humaines. « Ces mots dits à mi-voix ne signifient pas seulement : Maintenant tu es au ciel, ô Bernadette. Ils veulent dire : Tu es maintenant au Ciel et sur la terre. Tes yeux ont vu plus de choses que les nôtres. Ton cœur a contenu plus d'amour que nos cœurs endurcis ont jamais pu le concevoir. C'est pourquoi tu es agissante et présente tous les jours, toutes les heures, et non seulement à la Source de Massabielle, mais dans chacun de ces arbres en fleurs, là-dehors. Ta vie commence, ô Bernadette » (p. 460).

Libre à lui cependant de plaider coupable, car il a tout de même commis un crime, celui d'avoir osé écrire au sujet d'une vie intéressante, un livre intéressant.

M.-A. Lamarche, O. P.

La balance délicate

Je suis plongé jusqu'au cou — entendez par-dessus la tête — dans la lecture des critiques français. Je me promène des *Lundis* de Sainte-Beuve aux *Portraits historiques et littéraires* de Mérimée, des *Contemporains* de Lemaître à *La vie littéraire* de France, des *Approximations* de Du Bos à *La vie de l'esprit* de Jaloux. Après lecture d'une étude, d'un portrait, je pose le livre ouvert et je jette sur un bloc-notes mes impressions, mes commentaires.

Je ne suis pas un critique de métier et je ne voudrais aucunement empiéter sur un terrain qui ne m'appartient pas. Toutefois, il n'est pas interdit au romancier de s'intéresser à la critique. Ne se voit-il pas dans l'obligation de s'y livrer lui-même sur ses propres fictions ? Lorsqu'il corrige, retouche parfois au point de les transformer, ses textes successifs avant de les confier à l'impression, que fait-il sinon de l'auto-critique? Il fait le premier examen du roman ou de la nouvelle que, bientôt, il offrira aux critiques de métier et au public.

Qu'il s'agisse de philosophie, de littérature ou d'art, la critique remplit une fonction éminente. On a tort de lui attacher un sens péjoratif. Cette opération de l'intelligence — indispensable à la santé de la pensée et de l'art — mérite d'être réhabilitée, définie avec précision. On confond couramment *critique* et *dénigrement* ; on ne se donne pas la peine de saisir la nette différence qui existe entre la critique d'une part, le pamphlet, la polémique, la satire, de l'autre. L'état d'esprit essentiel du critique, lorsqu'il entreprend l'étude d'un livre, d'une œuvre ou d'un écrivain, c'est de n'être point prévenu. Certes, il dispose de

principes généraux, de critères de jugement qu'il ne doit pas oublier et qui lui serviront de mesure, de règle d'or. Mais il doit être pur de tout parti pris contre le livre qu'il a sous les yeux, contre l'écrivain qu'il se propose de juger. *Contre* ou *en faveur de.* Ce n'est pas là un état d'esprit qu'il est aisé d'acquérir et de maintenir en toute circonstance.

La critique mesure, pèse son objet, en souligne les beautés et les qualités, en indique les laideurs et les faiblesses. Il le définit, il lui assigne son juste rang parmi les livres de même veine ou les écrivains de même famille. Le critique réunit à la fois la perspicacité de l'analyste et la science de l'historien. Il devient tout naturellement l'éducateur du goût. Il guide le lecteur, lui enseigne à distinguer la valeur d'un ouvrage ou d'un écrivain, à découvrir les nuances de la pensée et du style. Il donne au romancier, au conteur ou au poète des indications qui, souvent, permettent à ceux-ci de s'améliorer, d'éviter, dans leurs prochains ouvrages, des fautes, de faire des progrès et d'arriver à réussir, à défaut d'un chef-d'œuvre, un livre estimable.

Ainsi conçue, la critique exige de qui s'y consacre l'étendue et la solidité de la culture, la sûreté du goût, la perspicacité de l'intelligence, une générosité à l'épreuve des tentations de l'envie, un désintéressement incorruptible et, surtout, un caractère intransigeant. Le critique ne connaît ni amis ni adversaires. Son jugement ne s'inspire d'aucune sympathie ou antipathie personnelles, d'aucune considération étrangère aux Lettres et à l'Art. L'amitié, l'antipathie, l'esprit de calcul ou de lucre, lorsqu'on s'y abandonne, défigurent la critique, l'abaissent parfois au niveau de la réclame commerciale, lui font perdre sa première raison d'être. Peu de lecteurs réfléchis acceptent littéralement les louanges outrées de la réclame commerciale. Ils savent à quoi

s'en tenir à son sujet. La critique, lorsqu'elle tombe à l'étiage de la publicité, égare le public, corrompt son goût au lieu de le former, et rend à l'écrivain d'imagination, sous prétexte de lui complaire, de mauvais services. Elle ne l'éclaire point sur ses erreurs, elle risque de l'endormir dans une satisfaction béate, ennemie de tout progrès. Si le critique estime que le livre d'un ami est médiocre ou insignifiant, mieux vaut qu'il le passe sous silence que de le louer par pure amitié. Jamais les sentiments d'ordre personnel, si légitimes soient-ils dans les relations humaines, ne le justifient de sacrifier le respect dû à la pensée et à l'art.

Au Canada français, depuis 1940-1941, la production littéraire est très abondante et, fatalement, comporte un déchet considérable. Le critique littéraire dispose, dans nos journaux et nos revues, de cadres plutôt étroits et, chaque semaine, une imposante pile de livres récents orne sa table de travail. Comment parler de tout — et en parler convenablement — en deux ou trois colonnes, en deux ou trois pages ? Difficile problème ! Il n'existe qu'une façon de le résoudre pour le plus grand bien des Lettres et des lecteurs : ne pas s'occuper des ouvrages inférieurs, l'étude des livres appréciables prenant un espace suffisant et imposant une tâche assez lourde. Dans la pile de livres élevée sur la table, il s'en trouve toujours un ou deux qui s'impose par des qualités particulières, soit profondeur de la pensée, éclat de l'expression, etc. Ce livre instruira ou charmera le lecteur, il a chance de rester, il honore les Lettres françaises au Canada, il dépasse manifestement en valeur les ouvrages voisins. Certes, nous ne reprocherions pas au critique de nous faire connaître ce livre, de nous en entretenir longuement, fallût-il, au besoin, qu'il ignorât tous les autres parus durant la semaine, la quinzaine ou le

mois. Il est puéril de croire que tous les livres qu'éditeurs et imprimeurs déversent hebdomadairement dans nos librairies survivront, sont dignes de survivre, apportent à nos Lettres une contribution réelle. Aux yeux du critique littéraire, l'ouvrage est autre chose qu'une liasse de cent ou de deux cents feuilles noircies d'encre.

* * *

Un Sainte-Beuve, un Lemaître, un Du Bos exercèrent une souveraineté dans les Lettres françaises et ils portèrent avec dignité le sceptre de leur fonction. Lorsqu'il juge ses contemporains, ses rivaux en gloire, Sainte-Beuve laisse parfois une pointe d'envie déformer la pureté de sa critique. Il est bon de constater qu'une intelligence très aiguë et qu'une âme somme toute généreuse n'a pas su éviter tout à fait cet écueil. Baudelaire, poète vibrant et profond, possédait un esprit critique aussi aiguisé que juste : on s'en convaincra à la lecture de ses *Salons*. Il avait la faculté très rare de retourner sur ses propres créations le regard acéré de l'esprit critique. De là, le parachèvement des *Fleurs du mal* et des *Petits poèmes en prose*. Mais le cas de Baudelaire demeure l'exception parce qu'il s'agissait d'une sorte de surhomme, d'un monstre, si l'on veut, en qui se consommait l'union de la puissance créatrice et de la finesse critique. Tous nos poètes ne bénéficient pas de ce privilège. Quelques-uns que j'ai lus récemment paraissent s'apparenter à Hugo plutôt qu'à Baudelaire. Doués d'une imagination effervescente, quelquefois d'une certaine fantaisie, ils paraissent n'avoir aucune notion de l'auto-critique. Ils débrident la folle du logis. Leurs poèmes procurent la sensation d'une course dans les montagnes russes des parcs d'amusement. Leur bateau gréé d'une puissante voilure

manque de gouvernail et tous les capitaines affirment que ça compte, l'invisible et modeste gouvernail. Si nos poètes et nos romanciers, lancés sur la mer houleuse de l'imagination, sont victimes d'une voilure démesurée, il importerait, du moins, qu'un pilote, muni d'une bonne boussole, leur enseignât les routes, leur signalât les récifs. Que les critiques veillent !

* * *

Notre littérature, frêle tige de l'arbre français à peine acclimatée en terre canadienne, ne saurait compter des monuments de critique comparables aux *Lundis,* aux *Contemporains,* aux *Approximations.* Notre littérature, dans tous les domaines, tâtonne, hésite, cherche ses voies vers la lumière. Les grands modèles français nous éblouissent, nous séduisent, que nous le voulions ou non, et, presque toujours, pèsent sur nous de leur poids écrasant. Nous les acceptons avec amour ou nous les repoussons avec colère mais, dans un cas comme dans l'autre, nous subissons leur influence, nous les imitons consciemment ou à notre insu. Cet état de choses crée pour le critique de nombreuses difficultés propres à nos Lettres.

Ainsi, il doit être versé non seulement dans la littérature canadienne d'expression française mais, de plus, il doit avoir une connaissance approfondie de la littérature de France. En effet, les romans, les nouvelles, les contes, les poèmes qu'il a à étudier et à juger se rapprochent tous, dans une mesure variable, des modèles français. Lorsque le critique, par exemple, eut à se prononcer sur le roman *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon, il lui était bien difficile de ne pas rappeler *l'Avare* de Molière et *Eugénie Grandet* de Balzac. Et, s'il désirait un rapprochement plus moderne, il évoquait *Le nœud de vipères* de

Mauriac. A propos de *30 arpents,* on pouvait rappeler les meilleurs ouvrages de l'école réaliste et même de l'école naturaliste. Quant à nos poètes, ils doivent tous quelque chose au romantisme. L'un des plus en vogue parmi les derniers, M. Roger Brien, participe à la fois de Hugo et des symbolistes. Le critique, chez nous, a la double tâche de classer l'écrivain et son œuvre non seulement dans la littérature canadienne mais encore dans la française.

Jusqu'aujourd'hui, nous n'avons créé ici aucune école littéraire nouvelle. Nous ne sommes les inventeurs ni du classicisme ni du romantisme, ni du réalisme ni du naturalisme, ni du symbolisme ni de l'exotisme, ni de l'impressionnisme ni du régionalisme. Nous nous contentons d'illustrer plus ou moins heureusement dans nos ouvrages ces diverses théories. Le régionalisme a beaucoup prospéré dans la littérature du Québec. Mais il s'agissait d'un régionalisme de formule étroite qui produisait des ouvrages étriqués, vides de substance, ennuyeux, d'un ton morose et moralisateur. Nos romanciers manquent trop de science et d'esprit d'observation pour tirer du régionalisme littéraire les fruits savoureux qu'il pourrait donner. Ce qui nous entoure nous paraît morne et banal parce que nous le regardons distraitement, d'un œil ignorant. Il nous semble qu'ailleurs existent des richesses incomparables et que nous saurions les découvrir. Illusion ! La pauvreté n'est pas dans le monde qui nous sert de milieu naturel mais en nous-mêmes. Nous ne voyons rien d'intéressant autour de nous parce que nous ne savons pas regarder, fixer sur les êtres et les choses de notre entourage un regard pénétrant, patient, aiguisé par une solide culture. Comme l'enfant, l'ignorant ne perçoit que les grandes lignes d'un spectacle ou d'infimes détails qu'il ne sait pas relier entre eux. De là la

misère, la platitude des ouvrages d'imagination, inspirés du régionalisme, qui viennent encombrer la table du critique. De là également, parfois, la mauvaise humeur, le dégoût compréhensible de celui-ci.

* * *

Ne parlons que des morts afin de ne pas éveiller la susceptibilité des vivants. Nous avons eu de bons esprits critiques, des hommes intelligents, cultivés, courageux, capables de vues larges. Jules Fournier, Olivar Asselin, Henri d'Arles ont incidemment fait d'excellente critique littéraire et nous retrouvons de belles études dans *Mon Encrier, L'œuvre de l'abbé Lionel Groulx, Estampes, Miscellanées.* Louis Dantin n'est pas mort ; cependant, il n'écrit plus guère. Nous relisons avec plaisir et profit sa préface au recueil de Nelligan et certaines pages de ses *Gloses critiques.* Albert Pelletier ne publie plus. Pourtant, ses *Egrappages* et quelques articles non recueillis des *Idées* révélaient en Pelletier un critique perspicace, judicieux, énergique qui, malheureusement, se laissait parfois entraîner par son goût du paradoxe et de l'originalité à tout prix. Jean-Charles Harvey semble avoir renoncé à la critique littéraire. Ses *Pages de critique* (1926) laissaient prévoir un esprit sagace, mordant, capable de disséquer un livre ou un écrivain.

Si l'on parcourt les ouvrages que je viens de rappeler, on sera frappé d'un fait : nos meilleurs critiques sont des railleurs ; leur critique frôle toujours la satire ou le pamphlet. Ils distribuent l'éloge avec parcimonie et le blâme, l'ironie avec largesse. Injustice de leur part ? Non pas. Fournier, Asselin, d'Arles, Dantin, Pelletier, Harvey auraient préféré admirer plutôt que railler, leur nature les portait plus à s'émouvoir de la beauté qu'à dénoncer la laideur. Hélas ! nos écrivains d'imagination ne

leur offraient pas grand'chose de beau, d'émouvant, de vraiment humain. Leur bonne volonté se heurtait à des ouvrages où la pauvreté le disputait à l'exagération, l'incohérence au ridicule. Comment pouvaient-ils approuver, louer, s'extasier ? Aujourd'hui, mettons depuis une dizaine d'années, nos romanciers et nos conteurs semblent avoir fait quelques progrès. Il n'y aurait qu'à citer *30 arpents, Un homme et son péché, Ils posséderont la terre, Courrier des villages, La vie en rêve.* C'est là, il est vrai, le dessus du panier. Mais, autrefois, le dessus du panier offrait-il ces fruits délectables qui pourraient très bien avoir mûri dans un verger de la vieille France ? S'il est vrai de dire que les bons critiques favorisent l'éclosion des bons romanciers, il n'est pas moins exact d'affirmer que les romanciers de valeur aident à l'épanouissement des critiques excellents. Tout se tient dans une littérature et il est rare qu'on atteigne au chef-d'œuvre en un genre alors que les autres en sont encore à la période des balbutiements. Les critiques pertinentes encouragent les romanciers et les poètes ; les romans et les poèmes vivants, émouvants, stimulent les critiques. Je me rappelle toujours ce mot qu'Edouard Montpetit me disait au terme d'une entrevue : « Le moyen d'atteindre à la supériorité comme peuple ? Que chacun de nous s'applique à devenir une compétence dans son domaine ». Peut-être l'auteur du *Front contre la vitre* s'exprima-t-il avec une plus concise élégance ? Si j'ai oublié les mots de sa pensée, je suis sûr d'en avoir retenu le sens. J'étais tout jeune homme, à une phase de ma vie où je cherchais ma voie, où j'hésitais, tiraillé entre divers appels, tous séduisants.

* * *

Si Sainte-Beuve n'avait eu à étudier et à juger que des ouvrages médiocres ou nuls, des écrivains de dixième ordre, serait-il

devenu le grand critique qu'il est, aurait-il pu élever ce monument des *Causeries du Lundi* ? La question demeure en suspens et il est permis de pencher vers une réponse négative. On peut constater en relisant Sainte-Beuve que l'intelligence la plus aiguë, la plus tranchante ne nuit aucunement à l'admiration, à l'amour de l'art. Au contraire, sa force et sa finesse d'analyse apportent au critique de nouvelles et de sérieuses raisons d'admirer, d'aimer. Mais il est nécessaire ici de remarquer que Sainte-Beuve se penchait sur les chefs-d'œuvre du génie français, tant classique que romantique, sur des objets vraiment dignes d'admiration et d'amour, sur des hommes et des œuvres qui ont fourni et une assiette et la fine pointe à la civilisation contemporaine. Nos ouvrages littéraires n'ont pas cette solidité et ce brillant, cette influence et ce rayonnement. Ils s'émiettent aisément sous la pointe du scalpel de la critique et l'œil n'a point besoin d'un microscope pour saisir leurs failles, les pailles qui brisent la pureté du métal. Devant ces ouvrages d'imagination inconsistants, flasques, pauvres de pensée et ternes de style, on comprend l'énervement, le manque d'enthousiasme de nos critiques et la tentation — à laquelle ils succombent parfois — de se livrer à des charges, à de cruelles railleries. Ils se disent : « Fouettons romanciers, conteurs et poètes ; c'est le seul moyen de les éveiller et de les inciter au progrès ».

* * *

On a dit et on a répété que notre littérature était riche surtout de romans campagnards. Il faudrait s'entendre sur le mot *riche*. Elle compte un bon nombre de romans campagnards. Sur ce nombre, à peine pourrait-on en indiquer trois ou quatre qui méritent mention : *30 arpents* et *Un homme et son péché,* déjà cités. Ajoutons *La terre du huitième, Sources* et *Menaud, maître*

draveur (récit d'ailleurs grandement surfait). Et puis ? Peut-on dire que notre littérature est *riche* en cette variété de roman ? Le roman social d'inspiration citadine est plus absent encore. A ce propos, qu'on me permette de rapporter une menue anecdote qui se rattache à la critique et qui montre bien qu'une critique éclairée guide le romancier, lui évite les faux pas. Il y a une douzaine d'années, après publication de mon premier roman *L'Initiatrice,* je soumis à Olivar Asselin le texte du *Feu intérieur.* Le polémiste considéra un moment la liasse de feuilles et, brusquement, me demanda : « Quel est le fond de votre roman, Desmarchais ? » « Une étude de mœurs sur la société de la métropole, monsieur ». Une ombre de sourire inclina la cigarette au coin de la lèvre d'Asselin : « Vous avez découvert une *société* à Montréal, vous ? » « Mais, monsieur... » « Eh ! bien, j'espère que votre roman est satirique. Il n'y a que la satire qui puisse peindre ce que vous appelez notre société ». Hélas ! mon *Feu* n'était guère une satire. Sur le moment, le mot d'Asselin me parut une boutade, injuste comme toutes les boutades. Plus tard, aujourd'hui, j'ai réfléchi là-dessus et j'ai compris combien Asselin avait raison. On *imagine* ce qui n'existe pas, on le rêve ; on ne saurait le *peindre,* le *reproduire* sur le plan artistique. « Notre société montréalaise, me disait je ne sais plus quel snob, attend son romancier ». Eh ! non, c'est le romancier qui attend la naissance de notre société montréalaise ! Cela viendra... lorsqu'il y aura, entre le salon et la charrue, quatre ou cinq générations de plus. Asselin ne manquait pas de jugeotte, même si ses jugements adoptaient volontiers une tournure caustique.

* * *

Résumons les considérations que nous venons d'exposer. La littérature française au Canada ne peut se glorifier ni d'un

Sainte-Beuve ni d'un Lemaître ni d'un Faguet ni d'un Du Bos. Les critiques rétorqueront : A-t-elle produit un Balzac, un Flaubert, un Stendhal, un Mauriac, un Duhamel ? Certes, non ! Et, dans mon esprit, il ne s'agit aucunement d'ouvrir une polémique stérile, funeste, entre écrivains d'imagination et critiques. Au contraire, je voudrais faire voir nettement que les principes du roman, de la poésie et de la critique restent à naître — ou à se manifester — chez nous. Les possibilités en notre pays neuf, en notre pays intellectuel frais découvert, demeurent immenses. Romanciers et poètes, nous ne faisons qu'ouvrir les yeux sur le monde en gésine qui nous entoure. Ce monde nouveau, nos regards éblouis ne commencent qu'à le percevoir vaguement dans son ensemble, à en saisir quelques détails. Nos premières, nos rudimentaires observations se transforment en romans, en contes, en poèmes. Nos critiques ont pour fonction de les juger. Ils tiennent en main la balance, la balance délicate. Le parti pris, la hâte, l'ignorance, les considérations étrangères à l'art la fausseraient, jetteraient de faux poids dans un plateau. Ils doivent demeurer libres, purs, animés du seul amour des Lettres.

— Vous exigez beaucoup de ces pauvres critiques ! a remarqué un ami après avoir lu ma conclusion.

— Eux, exigent-ils moins des romanciers, des conteurs, des poètes ?

Et ce qu'il me faut confesser, en dépit d'une nervosité qui me rend parfois injuste devant certains jugements, c'est qu'ils ont raison, profondément raison. Aujourd'hui, des historiens autorisés de la littérature commencent à se demander si la perfection de Racine ne doit pas quelque chose (peut-être beaucoup) à l'amitié, à l'amitié clairvoyante et sans faiblesse de Boileau ?

Rex Desmarchais

Paul Verlaine

à Alfred DesRochers

Jules Lemaître a écrit que *Sagesse* était « le seul poème catholique », ce qui non seulement n'est plus vrai, comme l'établit incontestablement l'étude de quelques poètes contemporains, mais ne l'a jamais été, à moins d'ignorer un chef-d'œuvre comme *la Divine Comédie,* pour ne citer que celui-là. Ce sommet de l'œuvre de Paul Verlaine n'en est pas moins un des plus beaux livres de poésie de toute l'histoire littéraire française, et le plus beau poème catholique du dix-neuvième siècle. Peut-être faut-il remonter jusqu'au moyen âge pour trouver des accents si mystiques. Il y a sans doute dans certaines traductions de Racine et de Corneille des accents émouvants et l'on ne peut biffer d'un trait, dans l'histoire de la poésie catholique, comme certains le veulent faire, certaines pages de Lamartine, de Hugo, de Musset, de Vigny, de Baudelaire et de Rimbaud. Mais aucun de ces poètes n'a publié un cahier de poèmes que l'on puisse qualifier de *catholique.* L'inspiration religieuse ne fut chez ces géants de la poésie qu'occasionnelle. *L'Hymne au Christ, Le Crucifix,* certaines pages de *Jocelyn ; Jehovah* ou *La Prière pour tous ; L'Espoir en Dieu* de Musset, tous ces poèmes très beaux sont perdus dans une œuvre parfois païenne, parfois tout simplement a-religieuse ; quant à Alfred de Vigny, ses poèmes religieux sont dépourvus de toute sensibilité catholique. Il fallut attendre Baudelaire pour trouver des accents vraiment nouveaux et personne n'avait encore chanté comme il le fit dans sa *Bénédiction* :

Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés
Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés.

Je sais que vous gardez une place au poète
Dans le sein bienheureux des saintes légions
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

Cependant la poésie de Baudelaire fut plus diabolique qu'angélique ; il aura néanmoins joué un rôle important dans la naissance d'un mouvement poétique catholique en ressuscitant, dans une littérature amoraliste, la conscience du péché. Le poète des *Fleurs du mal* retrouva le sens surnaturel au moment où Leconte de Lisle et Heredia tentaient — et, malheureusement, réussissaient — d'établir la poésie sur une base purement naturaliste. C'est grâce au génial Arthur Rimbaud, qui venait de retrouver l'éternité, que Paul Verlaine fut arraché au Parnasse qui menaçait de l'absorber et de l'anéantir. Celui qui, comme il le dit lui-même, ciselait des vers comme des coupes et faisait des vers émus très froidement, et qui, d'un ton péremptoire, demandait

Est-elle en marbre ou non, la Vénus de Milo ?

celui-là, dis-je, ne se connaissait pas, car déjà dans ses vers perçaient ici et là des musiques que la poésie n'avait pas connues depuis bien longtemps. Le plus parnassien de ses cahiers — *Les Poèmes saturniens* — contenait déjà des pages d'une sensibilité qui ira se développant sans cesse. On trouve déjà dans cette première œuvre des vers aussi musicaux que la célèbre *Chanson d'automne,* que *Mon rêve familier,* que *Crépuscule du soir mys-*

tique. Et n'est-ce pas l'âme de François Villon qui revit dans le fameux *Effet de nuit :*

La nuit. La pluie. Un ciel blafard que déchiquette
De flèches et de tours à jour la silhouette
D'une ville gothique éteinte au lointain gris,
La plaine. Un gibet plein de pendus rabougris
Secoués par le bec avide des corneilles
Et dansant dans l'air noir des gigues non-pareilles,
Tandis que leurs pieds sont la pâture des loups...

Cependant ni *Les Poèmes saturniens,* ni *Les Fêtes galantes,* ni même *La Bonne Chanson* n'annonçaient le chef-d'œuvre catholique qui les allait suivre. Ces poèmes avaient un charme très particulier avec leur mélange d'ironie et de sensibilité fade et c'est presque miracle que le pauvre Lélian ait pu atteindre, après avoir chanté ses *Romances sans paroles,* à la fermeté d'expression et à l'austérité d'émotion de *Sagesse,* qui reste un miracle de poésie que personne n'a encore réussi à expliquer — et il n'est pas prouvé qu'il puisse l'être — au milieu de l'œuvre si informe du pauvre Verlaine. L'extraordinaire diversité de cette œuvre s'expliquerait peut-être par le curieux mélange de bons mouvements et de vices indéracinables que nous offre la vie de ce poète livré à la débauche et à l'ivrognerie et qui venait pleurer au pied des madones dans les églises. Car Verlaine réalise, comme dit Marcel Dugas, le paradoxe d'un homme qui n'a pas disparu entièrement sous le poète. S'il fut, comme dit le même critique, soumis à toutes les infirmités terrestres, il ne fut aucunement, comme le voudrait encore ce même critique, un *surhomme chrétien.* Est-ce à dire que le catholicisme de *Sagesse* soit une attitude littéraire ? Je ne le crois pas et je ne crois pas que l'on puisse,

après étude attentive de la correspondance du poète, mettre sa sincérité en doute. Il y a d'ailleurs dans *Sagesse* des accents qui ne trompent pas. Les biographes les plus consciencieux du pauvre Lélian soutiennent qu'il fut, de 1874 à 1891 — à quelques moments près — un catholique pratiquant. L'ancien anticlérical, après avoir promené une vie de débauche de Paris à Londres via Bruxelles — où eut lieu la fameuse affaire Rimbaud-Verlaine — se convertit dans la prison de Mons où il fut détenu dix-huit mois. Cet événement spirituel se produisit lentement au cours de l'année 1874, grâce à la solitude, à l'eau pure, à la paix et à la méditation. C'est dans sa cellule que naquirent les poèmes de *Sagesse,* qui sont d'inspiration et d'expression essentiellement chrétiennes. Paul Verlaine n'est pas, comme a voulu nous le faire croire un critique, un Père de l'Eglise, mais son œuvre catholique suppose une connaissance sûre du dogme et de la morale. Il fréquente d'ailleurs les sacrements, lit saint Thomas et sainte Thérèse et désire *comprendre* cette religion qui l'a soudain transformé. Il renie son passé :

Il fut un athée, un brutal, un parisien fade,
Race de théâtre et de boutique, dont les vices
Eux-mêmes, avec leur odeur rance et renfermée,
Lèveraient le cœur à des sauvages leurs complices,
Race de trottoir, race d'égout et de fumée...

et il est rempli de sentiments chrétiens. Envoyant un poème à son ami Lepelletier, il lui écrit : « C'est absolument senti, je t'assure. Il faut avoir passé par tout ce que je viens de souffrir depuis trois ans, humiliations, dédains, insultes, pour sentir tout ce qu'il y a d'admirablement consolant, de raisonnable, de logique dans cette religion si terrible et si douce. Oh ! terrible,

oui ! mais l'homme est si mauvais, si vraiment déchu, et puni par sa seule naissance ; et je ne parle pas des preuves historiques, scientifiques et autres, qui sont aveuglantes, quand on a cet immense bonheur d'être retiré de cette société abominable, pourrie, vieille, sotte, orgueilleuse, damnée... Si tu savais comme je suis détaché de tout hormis de la prière et des méditations ! »

Sorti de prison, Verlaine travailla les poèmes de *Sagesse* qu'il publia en 1880 et qui furent accueillis par le plus religieux silence de la critique. Seul Léon Bloy en fut ému et il exprima son dégoût de la critique qui ignorait un chef-d'œuvre comme celui qui venait de paraître alors qu'elle ne tarissait pas d'éloges sur les romans retroussés du naturalisme. Pour la grande honte de cette époque — la plus basse de l'histoire française — il ne se vendit pas un seul exemplaire de l'édition originale de *Sagesse,* qui est le plus beau livre de poésie catholique du siècle. Quelle disgrâce pour celui que Paul Valéry lui-même a affirmé être « l'auteur des musiques poétiques les plus délicates, des mélodies verbales les plus neuves et les plus touchantes qu'il y ait dans notre langue ». Comment expliquer — j'y renonce — qu'au simple point de vue humain on ait ignoré des vers aussi beaux que *Ecoutez la chanson bien douce,* que Verlaine chanta en se ressouvenant de son épouse qui n'avait pas su le comprendre et qui l'avait quitté, et à qui aujourd'hui il demande de faire le geste qui pardonne. Car il aspire à la perfection, cet être pétri de vices, et il veut faire taire en lui les voix de l'Orgueil, de la Haine, de la Chair, de la Colère :

Ah ! les voix, mourez donc, mourantes que vous êtes,
Sentences, mots en vain, métaphores mal faites,
Toute la rhétorique en fuite des péchés,
Ah ! les voix, mourez donc, mourantes que vous êtes !

Nous ne sommes plus ceux que vous auriez cherchés.
Mourez à nous, mourez aux humbles vœux cachés
Que nourrit la douceur de la Parole forte,
Car notre cœur n'est plus de ceux que vous cherchez !

Mourez parmi la voix que la prière emporte
Au ciel, dont elle seule ouvre et ferme la porte
Et dont elle tiendra les sceaux au dernier jour,
Mourez parmi la voix que la prière apporte,

Mourez parmi la voix terrible de l'Amour !

Plein de confiance dans la miséricorde divine malgré les péchés dont il est chargé, Paul Verlaine implore le pardon du Christ et ne craint pas de se jeter à genoux pour converser simplement avec son Dieu. Il lui avoue avoir peu de choses à Lui offrir, mais « ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne ». Dieu en demande-t-il davantage ? Verlaine aura contribué à ramener dans la littérature la notion d'un Dieu miséricordieux, contrairement à ses prédécesseurs qui préféraient parler de la divinité implacable. Y a-t-il quelque chose de plus beau que le grand dialogue mystique, qui termine la deuxième partie du recueil ? Jamais encore poète n'avait trouvé de tels accents pour parler à Dieu. Il faudrait tout citer de ce long entretien mystique ; mais en voici au moins un sonnet :

— Seigneur, c'est trop ! Vraiment je n'ose. Aimer qui ? Vous ?
Oh ! non ! Je tremble et n'ose. Oh ! vous aimer je n'ose,
Je ne veux pas ! Je suis indigne ! Vous, la Rose
Immense des purs vents de l'Amour, ô vous, tous

Les cœurs des saints, ô vous qui fûtes le Jaloux
D'Israël, Vous la chaste abeille qui se pose

Sur la seule fleur d'une innocence mi-close,
Quoi, moi, moi pouvoir vous aimer ! Etes-vous fous,

Père, Fils, Esprit ? Moi, ce pécheur-ci, ce lâche,
Ce superbe, qui fait le mal comme sa tâche
Et n'a dans tous ses sens, odorat, toucher, goût,

Vue, ouïe, et dans tout son être — hélas ! dans tout
Son espoir et dans tout son remords — que l'extase
D'une caresse où le seul vieil Adam s'embrasse ?
— Il faut m'aimer. Je suis ces fous que tu nommais,
Je suis l'Adam nouveau qui mange le vieil homme...

Hélas ! en Verlaine le vieil homme n'était pas mort ; le pauvre Lélian n'avait pu vivre jusqu'au bout le conseil de l'Apôtre : *meurs et renais !* Après un séjour de quelques années à la campagne et en Angleterre, où il fut successivement professeur de français et agriculteur, il retomba malheureusement dans ses vices, découragé par la mort de son meilleur ami, Lucien Lelinois, et par l'insuccès de *Sagesse,* et il revint à Paris pour y mener jusqu'à sa mort une existence affreuse, ruiné par le rhumatisme, l'ivrognerie et la luxure. Ses dernières œuvres expriment ses découragements, ses efforts et ses désespoirs au milieu des vices dont il était redevenu la victime.

Un grand sommeil noir
Tombe sur ma vie :
Dormez, tout espoir,
Dormez, toute envie !

Je ne vois plus rien,
Je perds la mémoire

Du mal et du bien...
O la triste histoire !

Je suis un berceau
Qu'une main balance
Au creux d'un caveau :
Silence, silence !

Malgré des élans mystiques à certaines heures, Paul Verlaine est redevenu cet athée, ce brutal, cet ivrogne des rues, ce cœur à tous les vents qu'il avait été, mais à un degré beaucoup moindre, en sa jeunesse oisive et pervertie. Les dernières années du poète sont une des plus lamentables histoires de la littérature. Il faut espérer que le pauvre Lélian, qui avait été toute sa vie « roulé dans le pernod et les étoiles », comme dit Marcel Dugas, a vu descendre sur lui le pardon du Père, car il est mort en chrétien, le 8 janvier 1896, encadré comme le Christ par deux larrons : l'Alcool et la Luxure, selon le mot de son ami Cazals. Paradoxe de la vie et de la fécondité de l'âme capable de dépasser les limites que la chair semble lui imposer, Paul Verlaine, ce perverti entre les pervertis, fut aussi l'auteur du plus catholique des livres de poésie française avant ce siècle, et incontestablement un des initiateurs du renouveau catholique qui est l'honneur des lettres françaises contemporaines. L'oubli où veulent le reléguer Charles Maurras et son disciple Thierry Maulnier (qui sont pourtant des critiques intelligents), il lui échappe de toute la puissance d'émotion que ses œuvres les plus remarquables communiquent et communiqueront longtemps encore à l'humanité charnelle à la quête du divin. Anatole France a dit que Verlaine était un poète comme il ne s'en rencontrait pas un par siècle. C'est l'honneur du catholicisme que de lui avoir inspiré

ses poèmes les plus humains. S'il y a un charme très sensible dans des pages très connues comme *Il pleure dans mon cœur, l'Art poétique* et la *Chanson d'automne,* n'est-il pas temps que l'on découvre que le plus grand Verlaine est celui des poèmes mystiques qui ont une plénitude et une élévation qui atteignent au sublime dans la simplicité ?

Laissez-moi, faites-moi de toutes mes faiblesses
Aimer jusqu'à la mort de votre perfection,
Jusqu'à la mort des sens et de leur mille ivresses,
Jusqu'à la mort du cœur, orgueil et passion,

Jusqu'à la mort du pauvre esprit lâche et rebelle
Que votre volonté dès longtemps appelait
Vers l'humilité sainte, éternellement belle,
Mais lui, gardait son rêve infiniment laid,

Son gros rêve éveillé de lourdes rhétoriques,
Spéculation creuse et calculs impuissants
Ronflant et s'étirant en phrases pléthoriques.
Ah ! tuez mon esprit et mon cœur et mes sens !

Place à l'âme qui croie, et qui sente et qui voie
Que tout est vanité fors elle-même en Dieu !
Place à l'âme, Seigneur, marchant dans votre voie
Et ne tendant qu'au ciel, seul espoir et seul lieu !...

Pitié, Dieu pitoyable ! et m'aidez à parfaire
L'œuvre de votre Cœur adorable en sauvant
L'âme que rachetaient les affres du Calvaire ;
Père, considérez le prix de votre enfant.

Guy Sylvestre

L'écriteau

Un vent dur râpait la campagne.

Les tiges d'avoine oubliées dans les coins de clôtures et les rares brins de foin debout dans le givre de novembre n'en finissaient pas de grelotter et de courber la tête.

La froidure passait en sifflant.

Dans les allées de jardins, dans les traces de voitures, des feuilles de glace luisaient.

A genoux sur le plancher de sa remise, des clous dans la bouche, un homme à barbe, marteau au poing, clouait des planchettes sur le dos d'un piquet. Il achevait un écriteau.

Il coucha les clous qui dépassaient, affila la partie qui irait dans la terre et attendit. Quatre heures.

De loin sur la route, des points noirs grossissaient en se balançant : c'était des écoliers qui revenaient chez eux. L'homme attendait sa fille ; elle parut, toute rose dans le vent, monta dans la cour à la course, et entendit son père lui crier : « Denise, tu viendras m'aider. Va porter ton sac avant ». Et la petite disparut dans la maison. Elle ressortit presqu'aussitôt, une beurrée à la main.

L'homme s'avança vers l'armoire, au-dessus de l'établi, prit un petit pot de peinture noire, le déboucha, y trempa un pinceau, et dit à l'enfant :

Georges : Es-tu capable d'écrire des lettres sur cette planche-là ?

Denise : Quelle planche ?

Georges : Là, à terre.

Denise : Qu'est-ce que c'est ça ?

Georges : C'est un écriteau que je viens de faire.

Denise : Ecrire des lettres dessus ? pourquoi ?

Georges : C'est une affiche que je veux piquer sur ma terre à

N. D. L, R. — Ce conte a été présenté par Radio-Canada aux auditeurs du programme « Je me souviens ». *Tous droits réservés. Copyright.*

bois, parce que je me fais voler du bois. Es-tu capable d'écrire : *Défense de passer* ?

Denise : Oui.

Georges : Finis ta beurrée. T'écriras ça comme il faut : *Défense de passer*. Tu as compris ? Fais de ton mieux.

Denise : Bien oui.

Et quand les lettres noires furent bien alignées, l'homme renvoya sa fille dans la maison, prit l'écriteau, une hache, et froid comme le soir, il se faufila derrière ses bâtiments, fila dans la direction de la terre de son voisin.

Rendu au clos de ligne, il s'arrêta, regarda autour. Personne. Vite, à grands coups rapides, il enfonça son écriteau dans un petit sentier qu'il y avait là. Défense de passer. *C'était clair. Il avait menti à sa fille. Cet ordre allait au voisin, pas à d'autres, et le voisin serait obligé de faire le tour par la route pour porter son lait le matin. Tant mieux.*

Il y avait de la méchanceté dans cet écriteau. Une méchanceté dite ouvertement, une méchanceté qui éclatait et faisait contraste avec l'humilité du sol. Défense de passer. *L'homme à barbe riait seul, et savourait son invention.*

L'ouvrage fini, il s'éloigna à reculons, les dents serrées, le chapeau sur les sourcils, en jouant du marteau dans ses mains. Il rentra chez lui.

La noirceur était venue. On soupait à la lumière dans toutes les maisons. C'était la fin du jour. Chez l'homme à barbe, on mangeait sans parler.

Chez le voisin qui ne se doutait de rien, on parlait. Le fils tranquillement disait à son père :

Le fils : Tantôt, j'ai longé le clos de ligne en revenant du bois. J'ai vu quelque chose.

Le voisin : Vrai ?

Le fils : Vrai.

Le voisin : Un renard ?

Le fils : Non. Pas un renard. Quelque chose pas en vie, mais qui m'a fait peur.
Le voisin : Où ça ?
Le fils : Dans le sentier de monsieur Georges...
Le voisin : Ne l'appelle pas *monsieur* ; c'est un hypocrite.
Le fils : ... quelque chose qui m'a saisi.
Le voisin : Qu'est-ce que c'est que t'as vu ?
Le fils : Ça ne vous fera pas plaisir.
Le voisin : Quoi ?... Parle...
Le fils : Une affaire pour nous-autres, piquée là dans le sentier, à deux pieds du clos.
Le voisin : Une barrière ?
Le fils : Non. Un écriteau.
Le voisin : Un écriteau ?
Le fils : Trois petites planches grises dans le front d'un piquet, avec des mots noirs dessus, face à chez-nous.
Le voisin : Qu'est-ce qu'il y a d'écrit ?
Le fils : *Défense de passer.*
Le voisin : Qu'est-ce que tu dis ?
Le fils : *Défense de passer.*
Le voisin : *Défense de passer* ? Tu as vu ça, toi ?
Le fils : Oui.
Le voisin : Dans le sentier chez eux ?
Le fils : Oui.
Le voisin : Pour moi, cette affaire-là ?
Le fils : Oui.
Le voisin : L'as-tu écrasée à terre ?
Le fils : Non.
Le voisin : Tu n'as pas jeté de boue dessus ?
Le fils : Non.
Le voisin : J'y vais. Il faut que je la voie.
Le fils : Vous ne verrez rien, il fait noir.
Le voisin : Il ne veut plus que je passe sur son petit bout de chemin ?

Le fils : Ça en a l'air.

Le voisin : Il pense que je vais faire le détour par en avant tous les matins, me rallonger d'une demi-heure sans dire un mot ? Quand ça fait des années que je passe là ? C'est pas vrai. Notre voisin, ça serait-il un chien malade ? Va-t-il falloir que je me ferme les poings ? Ça, c'est pas mal fort. *Défense de passer* ? Lui ? Il a fait ça ? Il m'a déclaré la guerre ? C'est ça ? Il me hait. Il me le dit dans la face. *Correct.* Il veut haïr ? Je vais lui montrer que je peux haïr, moi aussi. Des plans de même, je vais m'en inventer... *Défense dc passer* ? J'ai compris. Depuis quelques années qu'on ne se parle pas. Dernièrement on a commencé les injures. Il veut en venir aux coups ? Je suis prêt. Comme un lièvre qu'on poigne, je vais le faire venir dans mes serres, puis quand son cou sera bien dans mes deux paumes de mains, je fermerai tranquillement, comme l'étau. Je veux lui voir le fond de la langue.

Le fils : Vous en avez dit assez.

Le voisin : Je suis fâché pour quelque chose. Penses-tu que ça m'amuse ?

Le fils : Jamais vous ne manquez votre chance de lui rendre le mal pour le mal.

Le voisin : Je vais me laisser écraser comme une motte de terre? Par lui ?

Le fils : Vous êtes trop orgueilleux pour vous expliquer avec lui.

Le voisin : Lui ? Me courber la tête en bas ? Le faire rire avec mon front courbé ? Non ! Pas moi ! Jamais !

Le fils : Continuez. Enragez-vous. Ecumez si ça vous fait du bien.

Le voisin : C'est un hypocrite qu'il faut dompter.

Le fils : Il pense peut-être la même chose de vous.

Le voisin : Laisse-moi m'enrager comme il faut. Si je veux mâcher de la rancune, c'est de mon affaire. C'est du trouble qu'il veut ? Il va en avoir. Comme une roue de voiture, je vais passer dessus. Moi aussi, je le hais. Je vais lui dire... Je le hais ce voisin-là, comprends-tu ? Il ne me mènera pas. Il va le savoir. Il va débouler aussi. Je suis décidé de haïr. J'en ai assez. Qu'il s'écrase, qu'il se cache comme un serpent, qu'il rampe, je ne veux plus le voir debout.

Le fils : Achevez-vous ?

Le voisin : Ne tremble pas pour moi. Tiens-toi loin si tu as peur. C'est ma bataille à moi. J'ai le goût de casser quelque chose. Je vais lui brasser les os comme on secoue de la cendre.

Le fils : Aujourd'hui j'ai travaillé dur. Dehors, je pensais à la chaleur de la maison. Mais là, je n'ai plus l'envie de me reposer. J'ai peur que le découragement me prenne.

Le voisin : Tu es un enfant. Tu ne connais pas le monde. Dans les collèges, ils ne vous l'expliquent pas, la vie.

Le fils : Je n'aime pas la haine.

Le voisin : C'est ça, la vie. Tu es trop sensible. Le temps de haïr est venu. Quand on n'est pas un mouton, on hait. On s'affile les griffes, les dents, puis on guette.

Le fils : Vous n'avez pas le droit de punir un homme, quand c'est vous qui l'avez rendu à bout de colère. Pensez-vous que ça l'amuse, lui aussi ? Haïr, c'est fatigant pour tout le monde. Il fait ça pour quelque chose. Il a ses raisons, pour ne pas vous aimer. Vous faites le loup avec lui, c'est normal qu'il hurle. Belle vie ici. Piloter sa terre, les poings fermés de rage, si c'est ça le métier d'habitant, j'aime autant dételer. Jaunir quand on voit son voisin à l'autre bout du champ.

L'envie, la jalousie, le diable au bout : bel avenir. Enseignez-moi la haine.

Le voisin : Ne me fais pas de sermons. Ça me glisse sur le bord de l'oreille. Fatigue-toi pas.

Le fils : Je ne veux pas faire de sermons.

Le voisin : Ne t'éloigne pas du sujet : on parle de l'écriteau. C'est écrit : *Défense de passer.* Fait par le voisin. Pour moi. La bataille, voilà le point. N'allonge pas l'histoire, c'est clair et court. Il va payer. J'ai été élevé à écraser les mouches qui me mangeaient le corps l'été. Paf ! à terre. Elles roulent à terre vis-à-vis ta semelle de bottine. C'est fini. Après, on continue.

Le fils : Chacun sa manière. Bonsoir.

Le voisin : Chacun sa manière.

Et c'était complètement la nuit. La nuit noire, sans lueur, qui bouche les yeux et rend inquiet. La nuit complice, qui avive la haine et empêche de dormir. La nuit mauvaise dehors. La nuit dans le cœur des deux voisins. L'un caressait sa haine, l'autre réveillait la sienne. La rancune entra avec sa compagnie de démons, s'installa dans l'âme du voisin insulté et lui conseilla des choses ignobles. Puis le silence et le vent s'en mêlèrent. Vivre devenait une plaie. Les minutes collaient dans le temps et ne se décidaient plus à passer. L'un après l'autre, bons sentiments et vertus prenaient la fuite. Principes et souvenirs se noyaient dans cette vague bousculeuse qui s'appelle la haine. Le père et le fils, sans une parole de plus se séparèrent. Lentement, le fils monta dans sa chambre. Le père resta à la noirceur, à veiller seul en face du poêle. Par le grillage de côté, le feu se sortait la langue et grimaçait des signes. L'homme songeait.

Le fils : Cette nuit-là, je ne m'endormis pas tout de suite. D'ordinaire, aussitôt couché, aussitôt parti. Mais ce soir-là, j'étais mal à l'aise. Les couvertes me pesaient sur le dos.

Les murs de ma chambre étaient laids. Jusqu'à mes chères guenilles de cultivateur qui me dégoûtaient.

J'essayais d'oublier l'écriteau, de me souvenir des vacances, de mon temps de collège, de mes amis. Il semblait que j'étais seul au monde, loin de la vérité et de l'amour, égaré dans la nuit de novembre.

Le père ne dormait pas non plus. Je l'entendais remuer dans sa chambre, se rouler et bâiller et souffler. Des bouts de phrases s'échappaient de dessous sa porte : « Je passerai pareil, chien... » Non. Je n'étais pas heureux. Je croyais ma jeunesse plus forte que la haine, et ma jeunesse avait envie de pleurer, comme une vaincue, comme une qui a tort. Enfin, une lourdeur m'écrasa ; mes muscles se délièrent. Une à une, mes pensées s'éteignirent comme des cierges à bout de mèche et je m'endormis.

Nous avions l'habitude de nous lever très tôt, avant le soleil pour faire le train. Ainsi, nous avions le temps de faire refroidir le lait de nos vaches, pour la livraison du matin. Vers cinq heures, le père venait frapper à ma chambre. C'était son habitude.

Ce matin-là, il ne vint pas. Je me suis réveillé en sursaut dans mon lit ; j'avais passé tout droit, et ça ne m'arrivait jamais. Il devait être neuf ou dix heures de l'avant-midi, parce que le soleil frappait dans ma fenêtre. Je le voyais tout clair et joyeux à travers ma vieille toile verte. Il faisait bon dans ma chambre, et cette belle lumière dehors, couleur de juillet, me rendit ma jeunesse et mon courage. Enfin, la nuit avait été bonne. Le passé était dans le néant.

Vite en bas du lit. Je fis trois pas, m'étirai à la hâte. Je crois que je riais. Puis je donnai un petit coup à la toile qui bondit jusqu'en haut.

Alors là, j'ai vu une chose que jamais de ma vie je n'avais vue et que jamais je ne veux revoir. Non, jamais.

Il n'y avait pas de soleil dehors, ni d'avant-midi. Il y avait le feu. La grange de notre voisin était en feu. Il était quatre heures du matin. Ce que je fis ? Je regardai. Je me frottai les yeux avec

mon pouce. Je touchai la vitre comme pour effacer une mauvaise image. Je tournai autour de ma chaise ; je ne trouvais plus mon linge. La plus odieuse supposition me dansait dans l'esprit : papa aurait mis le feu pour se venger ?

En une minute, j'étais dégrisé, de ma nuit, de mes rêves. J'avais le cerveau lavé comme un savon qui sort de l'eau. La réalité était bien là : la grange de monsieur Georges se faisait manger par un grand feu rouge et jaune. Il me semblait voir les animaux dans l'étable, les pieds dans leur crèche, l'œil blanc, le naseau ouvert, crier à l'aide en essayant de casser leur chaîne.

Vite je sautai dans le passage. Sans frapper, j'ouvris la porte chez mon père. Il était assis dans son lit, très calme, les yeux bien ouverts, et regardait brûler la grange de son ennemi. « Venez ! » que je lui dis. J'avais peur qu'il réponde : « Que le chien brûle avec ».

Mais non. Il ne dit pas un mot, même qu'il s'énerva. Il ramassa ses bas et ses chaussures, et sa chemise et tout, et se vêtit en un rien de temps. J'étais très ému, parce que je venais de reconnaître l'homme que j'avais perdu et que j'aimais. J'étais content de voir sa charité plus forte que sa rancune, et j'eus le temps de remercier Dieu en me précipitant dans l'escalier. Ensemble, on sortit à la course. Ça sentait le feu dehors. C'était sinistre avec le froid qu'il faisait.

Le père me suivait sans parler, et je courais sur les feuilles de glace dans l'allée du jardin, résolu à me dépenser dans le feu, s'il le fallait.

D'un saut, j'enjambai la clôture, et je retombai à pieds joints près de l'écriteau. Entre deux coups de lumière, je l'ai entrevu, mais il était à peine visible, à cause des buissons qui le cachaient. Il me fit moins mal au cœur que la veille. Plus que ça, il me fit pitié.

Le père sauta aussi. Moi, j'avais sur lui une avance de quelques verges. Tout à coup, je l'entendis tomber derrière moi, de tout son long par terre, la face dans l'herbe givrée. Je revins

sur mes pas, le pris par les aisselles, l'aidai, puis brusquement debout, il dit très sérieux :

« C'est rien. Continuons. C'est l'écriteau. Marche ».

Il me poussa dans le dos ; je me souviendrai toujours de sa figure quand il me dit : « Marche ». J'ai vu qu'il était solide.

J'avais là dans mes mains, la forme de son épaisse charpente, et mes yeux venaient de voir aussi la belle forme de son âme.

A la course, on repartit encore.

Moi, mon idée fut tout de suite d'aller à la maison, voir les gens, et recevoir des ordres pour faire le plus pressé.

Je vis dans la fenêtre de la cuisine, madame Georges, debout, qui regardait le brasier, immobile comme une statue, en cachant sa petite sous son tablier. Je me retourne ; mon père n'était plus avec moi. Alors je m'approche du feu, le visage dans mon coude pour éloigner la chaleur. Je fis le tour de la grange, et en arrière, où le feu était moins fort, des animaux sortaient en beuglant et en se pressant, par la porte qui donnait sur la prairie. Je m'approche, me glisse entre les bêtes, et je parviens à pénétrer dans la grange.

A droite de l'étable, il y avait monsieur Georges qui détachait les vaches. Je le voyais à travers la fumée. Et à gauche, mon père qui détachait les bêtes, sur le côté gauche. Moi, je guidais les animaux dehors en criant de toutes mes forces. Le feu craquait au-dessus de nos têtes. Monsieur Georges était très nerveux. Il frappait les bêtes lui aussi, et les dirigeait vers la sortie.

Tout à coup, je vis les deux hommes se rencontrer presque front à front, au cou de la dernière vache qui restait à sortir. Ils étaient très près l'un de l'autre. Je les ai vus comme deux géants qui cessent de se battre, s'unissent, et mêlent leurs forces pour sauver de la mort, des bêtes, les amies de l'homme, des bêtes sans défense qui restaient là, affolées et beuglant leur tristesse, leur envie de vivre, et surtout leur faiblesse. J'ai vu le

courage de deux hommes. Mais ce que j'ai vu de plus beau cette nuit-là, j'ai vu la haine de ces deux voisins, fondre comme de la cire. Entre eux deux, il s'est passé des choses qu'eux seuls emporteront dans la vie, de ces choses qui brûlent à jamais l'envie de détester qui que ce soit. Et je me disais en moi-même : Bienvenue à toi malheur, quoique tu fasses des dommages. Tu viens de Dieu, puisque tu transformes en amitié ce qu'il y a de plus laid sur terre. Malheur, sois le bienvenu. Fais-nous mal, purifie-nous.

Au lever du soleil, le feu achevait de manger des restes de grosses poutres. Tout était rasé, effondré, comme enlisé sous terre. La grange était retournée en cendres.

Dans la cour, le village entier circulait par groupes. On poussait des traîneaux, des voitures. Des chevaux hennissaient et se cabraient follement, sans savoir où on les menait. Les voisins se partagèrent les animaux de monsieur Georges, en attendant l'autre grange qu'une corvée aiderait à bâtir.

Peu à peu et rapidement, chacun s'habitua au malheur. Chacun sut que monsieur Georges avait renversé son fanal dans le foin. Chacun raconta la tragédie.

Des visiteurs allaient et venaient. Les curieux ralentissaient leur auto sur la route, puis continuaient. Des inspecteurs, avec des dossiers de cuir sous le bras, vinrent calculer les pertes ; et tout, et tout.

Je ne vis monsieur Georges qu'une fois cette journée-là. Il était désemparé et se cachait comme un enfant malheureux qui demande au silence pourquoi la vie est si bête parfois.

Je le vis vers les trois heures dans l'après-midi ; les deux mains dans les poches, le coupe-vent boutonné jusqu'au cou, s'approcher de sa grange, remuer les ruines avec le bout de son pied, cracher dans la cendre, regarder tristement autour, puis s'avancer vers notre clos de ligne.

J'étais dans le bord de la batterie chez nous, et je l'ai vu se pencher, ramasser l'écriteau, le briser vigoureusement sur

ses genoux, et lancer les morceaux loin dans les buissons, comme on lance une pourriture.

Cette seule journée m'avait fait réfléchir sur la vie, plus que des mois de collège, et je me disais : Si jamais j'aime quelqu'un, je veux le connaître dans le malheur. Il m'éprouvera, et je l'éprouverai.

Ce soir-là, avant le souper chez nous, on entendit frapper quelqu'un à la porte de la cuisine. C'était la fillette de monsieur Georges qui venait, toute gênée et triste, nous faire une grande commission. Les yeux baissés, elle s'adressa à mon père.

L'enfant : Papa m'envoie vous dire que le sentier est libre.
Le voisin : Oui ?
L'enfant : L'écriteau est parti.
Le voisin : Bon. Comment ça va chez vous ?
L'enfant : Après-midi, papa pleurait.
Le voisin : Oui ?... Dis-lui qu'on va lui aider.
L'enfant : Dimanche prochain, peut-on avoir votre voiture pour aller à la messe ?
Le voisin : Dis-lui qu'il l'aura.
L'enfant : Merci. Bonsoir.
Le voisin : Tu ne restes pas à souper ?
L'enfant : Non. Bonsoir, monsieur.
Le voisin : Dis-lui que j'irai le voir, demain.
Le fils : Bonsoir, Denise.

Le voisin : Le feu, on sait que c'est dur. Ça mange tout. Je l'ai vu, je le sais. Plus de grange, plus rien, le bonhomme. Il y en a des coups de marteaux dans une grange, des sueurs, de la tôle coupante, posée feuille par feuille, des calculs, des histoires dans chaque coin. Une grange, ça en a enduré. Puis le feu arrive : fff, deux heures, fini... Non, je ne lui ai pas parlé à lui, ce matin, au-dessus des animaux. On s'est vu par exemple, mais pas un mot. On s'est compris pareil. Nos quatre mains se sont rencontrées sur le collier de la même bête, la dernière qui

restait. Je ne peux pas dire ce qui s'est passé, mais c'était doux dans le fond de nous autres comme un matin de printemps, avec les toits qui dégoûtent au soleil... Si j'ai pu lui donner une chance, tant mieux ; je n'ai rien fait d'extraordinaire.

Je n'ai pas pensé au toit qui nous branlait au-dessus de la tête. J'ai juste pensé que c'était ma grange à moi qui brûlait. J'y suis allé, c'est tout. Chaque bête que je sauvais, c'était comme mon troupeau à moi que je sauvais. Tu les entendais beugler ? C'est ça. Ça nous supplie. Le feu n'avait pas d'affaire à les étouffer. Le feu n'avait pas d'affaire à avaler le foin d'hiver, à engouffrer les planches une après l'autre, à empoisonner les carrés de provisions, à percer les poches d'avoine, à cerner des voitures, à faire du mal ; pas d'affaire. C'est pour ça que j'y suis allé : pour tuer le fléau qui brûlait le travail d'un homme. Un homme comme moi. Qui a donné sa vie à la terre. Qui sait ce que c'est : le froid, le chaud, la faim, la pauvreté, la lutte. Un homme qui voyait là devant lui la pesanteur de son existence s'échapper dans l'air, déserter, prendre le large, disparaître sur des houles de fumée. Je ne suis pas allé là avec mes petites haines, avec mon cerveau calculeux, avec une commande dans ma poche. Je suis allé là librement, comme un volontaire, un frère. Comme un pauvre qui voit souffrir un autre pauvre. Un humain qui voit faiblir un autre humain.

Si je n'avais pas eu d'âme, je me serais rendormi dans ma chambre, en me bouchant les yeux avec mes couvertes, pour pas que la lumière me dérange. Je suis allé pour aider. Aider, ça réjouit. Je suis réjoui. Je suis content d'avoir risqué.

Mais lui, il a risqué sa vie bien plus que moi, lui, Georges... Tu l'as pas vu, toi, se faufiler dans le port de sa pouliche. Elle tirait au renard, toute nerveuse. Il a grimpé debout dans sa crèche. Il lui a arraché son licou de force. Puis il s'est battu avec. Il l'a sortie en luttant, en la poussant sur le poitrail, comme quand on pousse sur un mur. Quand on a vu ça, les petites histoires d'écriteau sont loin. C'est un bonhomme, lui.

En tout cas, le malheur a passé. Il a brûlé une grange. Il a brûlé d'autre chose aussi. Tu sais ce que je veux dire... Ça va nous faire un bon voisin.

Celui qui envoie les feux sait ce qu'Il fait. Ça soude le monde ensemble.

Non, je n'ai pas envie de répéter ce que je disais hier. J'écumais pour rien. C'est petit, la haine. C'est clôturé. Ça serre, ça poigne à la gorge, ça t'enfièvre, ça empêche de respirer. Ce soir, tout est parti.

Dans la fournaise, ce matin, malgré la chaleur, le danger, le risque, le cœur me battait égal. Un par un, les diables me lâchaient : jalousie, envie, méchanceté. Un par un ils me lâchaient. Je pense qu'on était deux hommes *corrects,* qui se donnaient la main dans une sorte de purgatoire, comme deux morceaux de fer s'unissent dans le charbon rouge. Ce soir, je me sens propre. Je n'ai peur de rien. Je suis sûr que Georges, malgré sa perte, se sent net lui aussi. Il pleurait cet après-midi. On sait ce que ça veut dire. Moi, après-midi... En tout cas, maintenant ça va marcher. J'ai juste mal à la jambe un peu. Je vais me frotter avec du liniment. C'est rien. C'est une entaille que je me suis faite ce matin, quand j'ai culbuté sur l'écriteau. Je me suis coupé, mais c'est rien. Dans deux jours, on n'en parlera plus.

Le principal, l'écriteau est mort. J'ai le droit de passage. Je suis un homme libéré.

Le fils : Profitez des malheurs qui passent ; eux décideront si votre amour pèse plus que votre haine.

Les belles vies sans incidents sont sèches comme le Sahara noyé de soleil.

Les vies les plus riches sont les vies de souffrances, comme les terres les plus fertiles sont les terres à tempêtes.

Félix LECLERC

Directives pratiques

Notes de théologie pastorale

« La part du Diable ».

C'est le titre d'un ouvrage fort intéressant de Denis de Rougement édité chez Valiquette à Montréal, au cours de l'année 1942. Appuyé sur la révélation, la théologie et l'expérience, l'auteur soulève le voile qui dissimule au commun des mortels l'intelligence et la perfidie de leur antique ennemi. Le Diable y est découvert et caractérisé de mains de maître. On trouverait grand profit à cette lecture pour sa conduite personnelle dans les tentations. On pourrait juger aussi de l'originalité, ou mieux de l'ingéniosité de l'auteur, lorsqu'il diagnostique la part du diable dans les mouvements sociaux et politiques qui agitent le monde contemporain.

Le Diable ne s'applique-t-il pas également, plus que jamais, de notre temps, à détourner une foule de mots de leur sens propre pour leur faire couvrir de subtiles erreurs en suggérant aux hommes de leur donner des significations nouvelles plus conformes à leurs intérêts, à leurs préjugés ou à leurs ambitions du moment. Qu'on me permette de citer ici, à ce sujet, un passage qui regorge d'actualité. Il est emprunté à Joseph Folliet dans un petit livre peu connu, mais frais comme les premiers jaillissements d'une source sur la mousse, au printemps. Il s'agit de la prostitution du mot *mystique*. « Aussi je ne puis réprimer quelqu'humeur lorsqu'on parle à tort et à travers de *mystique*. Il n'y a qu'une mystique : la science douloureuse et joyeuse des voies qui ramènent l'homme à la Sainte Trinité, par l'union transformante avec Jésus-Christ. Ce brave Péguy, au fond, nous joue un mauvais tour, en dilatant le sens du mot à la signification générale d'idéalisme, d'élan désintéressé, antithèse de la poli-

tique des combines et des dosages, des places à conserver ou à gagner. Quant aux épigones du Maître (sur le Racine mort, le Campistron pullule), ils ont transgressé les frontières du bon goût et du bon sens. A propos de tout et de rien, de la pluie et du beau temps, de bottes ou de bérets basques, on farcit d'un cliché commode des phrases bombinantes ; ça fait riche, comme des truffes, et ça coûte moins cher. Nous avons appris qu'il existait une mystique de la mutualité, une mystique du parti radical ou de la solidarité française, une mystique du syndicat de la charcuterie détaillante... j'en passe. On peut regretter que les voleurs à la tire ou les carambouilleurs ne constituent pas un ordre de leur profession : non moins gracieusement qu'immédiatement, orateurs et journalistes leur attribueraient une mystique.

Pauvres mots, dépouillés de leur vie, gouttes d'esprit changées en boue. A force de passer par des mains douteuses, ces pièces d'or ont perdu la devise de leur tranche ».

Tout cela n'est qu'une ruse du démon pour essayer de tromper les hommes sous le couvert de vertus héroïques.

Denis de Rougement insiste sur le fait que l'on ne céderait jamais aux suggestions du démon s'il présentait le mal tel qu'il est en réalité et s'il se présentait lui-même tel que nous le savons être aux lumières de la théologie.

Pour présenter le mal sous couleur de bien et se présenter lui-même d'une manière engageante, il se sert d'un grand nombre de trucs dont les deux plus communs en même temps que les plus utiles à discerner sont *l'alibi* et *l'incognito.*

L'alibi qui consiste à démontrer que l'on ne se trouve pas où tout le monde nous croit être. Denis de Rougemont a bien fait voir comment aux yeux des partisans des démocraties, le diable est apparu dominant les régimes totalitaires, voire s'incarnant dans la personne d'Adolphe Hitler, alors, qu'aux yeux des totalitaristes, il s'est affiché comme le souteneur des vices des

démocraties. Ou se tenait-il en fait et ou se tient-il encore ? Il est certainement trop malin pour se trouver là où nous le cherchons.

« ... Nous oublions, note de Rougemont, ce fait fondamental : c'est qu'en réalité nos adversaires ne diffèrent pas *essentiellement* de nous. Car tout homme porte dans son corps (et dans son âme) les microbes de toutes les maladies connues et de bien d'autres. Anéantir les signes extérieurs de la menace ne serait nullement suffisant pour nous en délivrer. Ces signes — Hitler, Staline, ou les Capitalistes, selon les cas, les méchants en général — ces signes personnifient des possibilités qui existent en nous aussi, des tentations latentes qui pourraient fort bien se développer un jour, à la faveur de la misère ou de la fatigue, ou de quelque déséquilibre temporaire.

L'adversaire est toujours en nous. Et c'est pourquoi je pense que le chrétien véritable, s'il existait, serait cet homme qui n'aurait pas d'autre ennemi à craindre que celui qu'il loge en lui-même.

... Enfin — et ceci doit me rendre prudent, personnellement — le diable est l'être qui, lorsqu'une dénonciation le fait déguerpir de sa cachette, va se loger de préférence chez celui qui l'a dénoncé et qui se tient pour assuré dans sa bonne conscience. Au moment où vous croyez l'attraper chez un autre et lui régler son compte, voici qu'il est devenu vous-même !

Mais alors ?... »

Le deuxième truc familier du démon, c'est *l'incognito :* apparaître et agir sans se faire reconnaître, ou mieux en se faisant prendre pour un autre.

Les récits légendaires de nos ancêtres nous donnent de ce deuxième truc, une illustration singulièrement fidèle, dans le beau cavalier qui apparaissait soudain au milieu des veillées de danse, quand, dans la nuit du mardi gras, on poussait la témérité jusqu'à s'amuser sur les petites heures du mercredi des cendres. Qui n'a pas gardé de ses lectures ou des contes des

anciens, le souvenir de ce beau jeune homme élégamment vêtu de noir qui faisait tout à coup son apparition auprès de la fille de la maison ? On ne savait d'où il venait, mais il déployait toujours les manières d'un parfait gentilhomme. Ce n'était qu'après son départ que les hôtes se communiquaient sur son compte des observations étranges. On avait remarqué qu'il pouvait boire indéfiniment sans s'incommoder, qu'il pouvait danser interminablement sans se fatiguer, que ses mains étaient brûlantes à travers ses gants qu'il avait refusé d'enlever... Lorsque les hommes sortaient, ils remarquaient que toute la neige était fondue sous les sabots de son cheval blanc.

Tel est le diable. Il est tellement laid, tellement repoussant, que jamais il ne parviendrait à induire les hommes au mal, s'il se laissait surprendre là où il est, ou se laissait voir tel qu'il est. Une certaine imagerie naïve, en accumulant les traits grossiers, nous a défiguré l'aspect que cet esprit présente généralement aux hommes. S'il était tel, il se garderait bien de se montrer tel. Je préfère l'autre représentation qui nous le fait voir offrant un bouquet de lis d'une main et cachant une fourche dans l'autre.

« ... Si vous voulez, conclut de Rougemont, déjouer le premier tour du diable, et son second tour du même coup, si vous tenez sérieusement à l'attraper, je vais vous dire où vous le trouverez le plus sûrement : *dans le fauteuil où vous êtes assis* ».

A. Saint-Pierre, O. P.

Le sens des faits

En mémoire du P. McNabb, O. P.

Le T. R. P. Vincent McNabb, des Frères Prêcheurs, est mort à Londres le jeudi 17 juin dernier. Il aurait eu soixante-quinze ans le 8 juillet.

Beaucoup de catholiques canadiens-français soi-disant cultivés portent de si rétrécissantes œillères que la mention, ici, de ce nom et de cette carrière leur paraîtra tout uniment une pieuse *commemoratio* familiale. Qu'ils daignent se renseigner pour se détromper. Les futurs historiens de la pensée chrétienne et de la vie catholique dans toutes les contrées de langue anglaise pendant les quarante premières années du vingtième siècle attribueront à « Father Vincent » — comme il était universellement désigné — une place et une influence de première grandeur. Dans cette *Revue Dominicaine* qu'il suivit chaque mois depuis sa fondation en 1895 et son renouvellement en 1917, je voudrais rappeler en deux ou trois pages le lumineux rendement du P. McNabb pendant ce demi-siècle 1893-1943 si enténébré et inquiet dans le domaine spirituel comme dans la vie publique des nations.

* * *

Father McNabb était le dixième des onze enfants d'une famille irlandaise (que de fois n'a-t-il pas rectifié l'orthographe de son patronyme : McNabb, non point : Mac Nabb !) émigrée en Angleterre. Une entre des milliers. Comment les plus authentiques qualités ancestrales se trouvaient cultivées et intensifiées dans son milieu familial, le Père l'a raconté lui-même dans un délicieux petit volume : « Eleven, thank God ! » paru chez Sheed and Ward en 1940. Notre collaborateur Regis McNeely en a présenté ici-même (juin 1940, pp. 321-322) un bref compte rendu pour lequel il reçut de l'auteur un mot débordant de délicate affection. A dix-sept ans, en fin novembre 1885, le jeune homme entra chez les Prêcheurs. Les recrues étaient alors accueillies et formées en ce Couvent de l'Annonciation, à Woodchester, dans le

Gloucestershire, où, trente-cinq années auparavant, s'était épanoui le « second printemps » des Dominicains anglais. Le 28 novembre 1886, le Frère McNabb émettait ses vœux de religion. Ce fut aussitôt l'étude de la philosophie puis de la théologie thomistes. Ce n'est pas une boursouflure de style d'affirmer que le nouveau venu s'y adonna de toute son âme. Plus tard, en présence d'élèves, et souvent, hélas ! de professeurs de grands séminaires qui ne voulaient pas lâcher tel ou tel manuel édulcoré pour adopter la Somme soi-disant trop abrupte, que de fois le P. McNabb n'a-t-il point tonné contre la mollesse des esprits qui préfèrent la guimauve au bon pain de blé ! Il déclarait volontiers que si, à dix-huit ou vingt ans, une intelligence moyenne mord aux deux Sommes (*Summa contra Gentiles* et *Summa Theologiæ*), la compénétration de saint Thomas et de son néophyte s'affirme un succès si plénier et stimulant que la vie de l'esprit en est influencée, organisée et tonifiée pour toujours. De la vérité de cette affirmation il a fourni lui-même un exemple des plus attirants.

Prêtre en 1892, lecteur en théologie l'année suivante, le P. Vincent fut appliqué à l'enseignement dans le collège théologique de sa Province. La générosité d'une famille convertie allait bientôt assurer aux étudiants dominicains anglais et à leurs maîtres, une belle et vaste maison d'études dans la propriété de Hawkesyard près Rugeley, dans le Staffordshire. L'endroit est magnifique, et parfaite la tranquillité nécessaire au travail intellectuel en profondeur. En connaisseur du passé de son Ordre, le P. McNabb ne trouvait au nouveau monastère qu'un désavantage : son site loin de tout centre important, surtout universitaire. Dès 1894, naquit chez le jeune professeur ce désir de réintégrer la *présence* dominicaine dans le courant direct des grands milieux intellectuels anglais qui devait être comblé par la résurrection à Oxford, en 1928-29, du *Studium generale* jadis fermé par la Réforme.

Mais l'éloignement et la paix de Hawkesyard permirent au jeune maître de travailler longuement, d'amasser plus de matériaux, d'étoffer ses recherches et ses essais. Le P. McNabb y développa son goût naturel du travail sérieux. Le superficiel l'agaçait, dans la pensée comme dans les hommes. Toute tâche bâclée lui semblait une faute capitale. A ses étudiants, parfois peu enclins, en vrais Anglais, aux recherches substantielles dans

leur fond mais arides dans la forme et prolongées dans le temps, il citait volontiers le mot fameux de Lacordaire : « Jeunes gens, détournez-vous de ces pages médiocres par le style et nulles par le fond... » Il apporta la même clairvoyance à diagnostiquer le climat spirituel de son époque. Ce fut pour s'apercevoir que chez beaucoup de catholiques l'accessoire occupait la place de l'essentiel et que plus d'un se faisait bien vite un credo à sa taille où les grands dogmes de notre foi ne fournissaient plus le « moteur vital », comme il aimait à répéter. Le Père s'attaqua donc au grand œuvre de mettre la doctrine scripturaire et la doctrine ecclésiastique à la portée de toute âme loyale. Pour cela, un programme « trine et un », comme il déclarait en souriant : *a)* des conférences-types du plus *real preaching* tant dans les églises pour les catholiques que sur les estrades de Hyde Park ou de Whitechapel pour tous ; *b)* des cours de texte des deux Sommes de saint Thomas d'Aquin pour le grand public de toutes dénominations religieuses à l'*Extension* de l'Université de Londres ; *c)* de nombreux articles dans les revues de culture générale et dans les journaux, mais surtout des livres, aussi brefs que solides, où le meilleur de cet enseignement oral serait condensé et propagé au loin. Ce triple programme aboutit à une triple réalisation qui s'affirma elle-même un triple succès.

L'espace me manque pour traiter des conférences du P. McNabb, en particulier celles de la cathédrale de Westminster où il égala Monsabré et Janvier dans l'exposé de la doctrine pour les dépasser par un don extraordinaire de vie. J'ai encore moins la place d'enumérer tous les ouvrages du Père ; le dernier : *Old Principles and the New Order* nous est parvenu peu avant l'annonce de la mort de son auteur. J'aurais voulu aussi décrire Father Vincent dans l'intimité de la vie monastique, avec le dédain qu'il affichait de la fraîcheur de son habit dominicain, et toutes ses théories historiques sur le tissu, la couleur et la forme de l'habit des Prêcheurs aux premières années de leur fondation. Plus encore, il me serait agréable de le camper tel qu'il apparaissait sur l'estrade surmontée d'un grand Christ de bois, tout près de Marble Arch, dans cet angle de Hyde Park où on s'attendra encore longtemps à le voir surgir pour distribuer cette parole directe, psychologique, « réelle », qui le caractérisait entre tous. On sait qu'il s'y rendait toujours revêtu de son habit religieux. Je me contenterai de souligner qu'avec une piété profonde, la

sérieuse préparation évoquée plus haut, et le sens de l'auscultation des âmes à un degré rare, Dieu avait donné au P. McNabb une intelligence éprise de lumière dont l'intuition de la vérité dépassait souvent les formules qui l'expriment ; un sens aigu de l'adaptation de la vérité aux âmes de son temps ; et, pour rendre cette vérité plus pénétrante, un cœur d'une jeunesse magnifique toujours prêt à s'ouvrir pour se mieux donner. A ces dons divins la réponse de Father Vincent a été totale et constante. C'est l'explication du bien qu'il a fait aux catholiques, dont les plus brillants comme Mgr Ronald Knox, Belloc et Chesterton furent ses dirigés et ses intimes. C'est la raison, aussi, des très nombreuses conversions qu'il a opérées. Il fallait entendre G. K. Chesterton vanter la pénétration d'âme que Father Vincent apportait dans l'exposé de la vérité, son souci scrupuleux d'adapter cette doctrine, et cette flamme de charité enjolivée par le plus « delicious Irish humour » qui désarmait les résistances pour provoquer bien vite les plus beaux élans !

* * *

En 1846, Newman écrivant à Dalgairns se demandait si l'Ordre des Frères Prêcheurs n'était pas « une grande idée éteinte ». Quatre ans plus tard, la restauration dominicaine commençait à fleurir sur le sol anglais. Ses fruits ont été aussi abondants que variés. S'il me fallait absolument choisir et citer tel ou tel *clarum et venerabile nomen,* je mentionnerais le P. Reginald Buckler, qui amena Mgr Benson à la véritable Eglise du Christ ; le P. Bede Jarrett, le Provincial à la voix et au cœur d'or ; et notre P. Vincent McNabb, qui par la profondeur de sa vie mystique et l'étendue de son apostolat intellectuel demeure la figure la plus remarquable de la Province dominicaine d'Angleterre pendant ce premier siècle de son rétablissement.

A. Papillon, O. P.

L'esprit des livres

S. E. le Card. VILLENEUVE, O. M. I. — « Le péché ». Québec, Editions de l'Action Catholique, 1943. 19cm. 80 pp.

Tous nos lecteurs savent avec quelle persévérance et quel succès l'Eminentissime Cardinal-Archevêque de Québec travaille à mettre le dogme chrétien à la portée des fidèles. Fini le temps où les vérités de notre religion pouvaient sembler à trop de catholiques un formulaire sans vie ! Ces grandes vérités doivent fournir la nourriture de l'intelligence et du cœur. Les instructions de Son Eminence sont conçues pour répondre à ce besoin.

On a pu se plaindre, non sans quelque raison, que les sermons, les cours d'instituts de théologie pour les laïcs ou les exposés devant des cercles d'A. C. soient, d'ordinaire, un simple résidu, mort et sec, des thèses de manuels de grand séminaire. Aux fils de l'Eglise qui demandent toujours plus de vérité, l'auteur n'est certes pas de ceux qui se contenteraient d'offrir cette alimentation coriace. Comme celles qui les ont précédées, les trois conférences que voici sont pleines de substance théologique, et que l'on sent puisée aux meilleures sources. En même temps la doctrine s'y présente vivifiée par une réflexion très personnelle, éclairée par une longue expérience de la direction des âmes, servie par une forme souple et distinguée qui en fait valoir la profondeur sans en noyer les contours.

Aux chrétiens qui veulent vivre toujours plus loin du péché, à ceux qui, se débattant contre lui, voudront en triompher définitivement, sans parler des prêtres qui ont à les y aider, il sera très utile de méditer ce petit livre élégant et portatif où l'esprit et l'âme acquerront lumière et courage.

A. Papillon, O. P.

Charles DE KONINCK — « Ego Sapientia... La Sagesse qui est Marie ». Québec, Editions de l'Université Laval. — Montréal, Editions Fides, 1943. 19cm. 180 pp.

L'amour de la Sainte Vierge est si naturel au christianisme véritable que les auteurs peuvent écrire sans cesse : nous n'aurons jamais trop de leurs livres. Mais ceux-là surtout ont chance de plaire davantage qui, à l'exemple de M. De Koninck, savent unir une théologie solide à la plus délicate piété. « Ego Sapientia » réalise, en effet, l'antique union de la prière avec la doctrine, comme on savait si bien la pratiquer au moyen âge. L'auteur connaît et utilise les commentaires jusque dans leurs raffinements. Ecartant délibérément toute discussion technique, il vise à instruire et à charmer. Nul doute que ceux qui le prendront pour guide ne goûtent encore plus profondément « la Sagesse qui est Marie ».

A. Papillon, O. P.

Paul l'ERMITE — « La Science d'aimer ». Montréal-Ottawa, Les Editions du Lévrier, 1943. 19cm. 224 pp.

Avec autant de finesse de style que de compétence critique, le R. P. Gabriel-M. Lussier précise, dans une courte préface, la quiddité de ce nouveau volume de Paul l'Ermite. On ne trouvera point ici une suite d'envolées plus ou moins poétiques sur des thèmes aptes entre tous à provoquer moult amplifications littéraires. Il ne s'agit pas non plus d'un docte exposé en forme, tiré directement des viscères de la scolastique. Ce sont les méditations d'un religieux-prêtre à la vie intérieure intense, à la culture spirituelle profonde, ouvert depuis quarante ans à la pensée de saint Thomas.

Voilà pourquoi ce volume nous apporte beaucoup dans les pages peu nombreuses de sa trilogie (une soixantaine traitant de l'amour, vingt de l'amitié, quatre-vingt-dix du bonheur). Chacune de ces études en profondeur satisfait à la fois l'esprit, le cœur, l'imagination. Chacune sait évoquer ce qu'on n'exprime pas, nous enchanter tout en nous demandant notre collaboration. Lisez en contemplatif *La Science d'aimer* : vous verrez combien ce livre vous laissera sous l'active influence d'une mélodie intérieure, d'un parfum puissant et doux.

A. Papillon, O. P.

Robert E. BRENNAN, O. P. et alii — « Essays in Thomism ». New York, Sheed & Ward. 1 vol. de 427 pages.

Devant un ouvrage aussi dense, dû à la collaboration d'une quinzaine de penseurs parmi lesquels figurent J. Maritain, R. Allers, H. Carpenter, A. C. Pegis, M. J. Adler, Y. R. Simon et W. Farrell, le recenseur s'efforcerait vainement de dissimuler son embarras. Une analyse, même superficielle, d'essais aussi divers ne pouvant tenir en quelques lignes, il lui faut se contenter d'une modeste présentation s'il veut éviter de commettre une injustice.

Pour caractériser cet ensemble de contributions disparates, l'éditeur parle de « *samplings in the Thomistic synthesis* ». Rien de plus exact, si on se place au point de vue des sujets traités et des préoccupations communes à ce groupe d'auteurs. A côté de questions maintes fois débattues dans l'Ecole, mais toujours actuelles, se trouvent discutés des problèmes que les événements de l'époque moderne ont fait surgir. Ainsi, sans être une synthèse de la philosophie thomiste, cet ouvrage ne laisse pas d'apporter des contributions fort intéressantes à la métaphysique, à la psychologie, à l'épistémologie, à la morale individuelle et sociale. En voici d'ailleurs l'énumération complète : Rélexions sur la nécessité et la contingence ; La connaissance intellectuelle ; Le problème de la vérité ; Les racines ontologiques du thomisme ; le rôle de l'habitus dans la métaphysique thomiste de la puissance et de l'acte ; La nature des anges ; Le dilemme de l'Etre et de l'Un ; La prudence, sagesse incommunicable ; Une question à propos de la loi ; La philosophie économique de l'Aquinate ; Au delà de la crise

du libéralisme ; Le sort du gouvernement représentatif ; Le concept thomiste de l'éducation ; Le thème toujours nouveau de la beauté.

Notons que le but visé est tout autre que de fournir un nouvel exposé de thèses déjà maintes fois rabâchées. On a surtout voulu montrer comment, sans s'écarter de la pure tradition thomiste, on pouvait atteindre à une vision de problèmes anciens et modernes qui fût à la fois critique et originale. Dans son essai-préface, le P. Brennan, maintenant professeur à l'Institut de Psychologie de l'Université de Montréal, expose sa foi en la tradition thomiste au sein de laquelle il découvre les principes d'une solution durable aux problèmes de l'heure présente. Il ne veut pas, toutefois, d'un thomisme mort. La véritable tradition thomiste doit conserver toute sa vitalité, c'est-à-dire qu'elle doit demeurer ouverte aux amplifications comme aux redressements que suggèrent les découvertes de l'ère moderne. Le nouveau ne doit lui inspirer aucune crainte ; elle doit se l'assimiler comme saint Thomas s'assimilait l'aristotélisme retrouvé au XIIIe siècle. Le vrai thomiste est donc celui qui, en outre d'approfondir la doctrine du Maître, s'efforce de la développer en s'aidant de l'apport de la pensée moderne.

Rédigés dans cet esprit, les « *Essays in Thomism* » retiendront l'attention des professionnels du thomisme, disons mieux, de tous ceux qui réfléchissent et gardent le souci de restaurer les véritables valeurs humaines dans le domaine de l'esprit. Ils fourniront particulièrement aux éducateurs et aux étudiants de nos collèges une abondante matière à réflexion. Cette méthode rajeunie et ce vocabulaire moins soucieux de technique que de clarté et de vie, les aideront sans doute à prendre goût à la spéculation philosophique. Aussi, souhaitons-nous à cet ouvrage une large diffusion au sein du public cultivé du Canada français et anglais.

Noël Mailloux, O. P.

« Histoire sainte en cent vingt images ». Montréal, Librairie Granger Frères, 1943. 35.5 cm. 46 pp.

Garçons et fillettes trouveront dans cet album un commentaire vivant et instructif de l'Ancien Testament. Ils y apprendront à connaître, d'après les scènes de la Bible, les fondements historiques de notre foi, et, d'autre part, les récits des pp. 30-45 leur montreront, en des exemples familiers, comment la religion doit être pratiquée en chaque circonstance de la vie.

Albert Lacroix.

Frère M.-Cyrille, E. C. — « Rendre heureux. Vie du Fr. Théophanius-Léo, E. C. ». Montréal, Procure des FF. des E. C., 1942. 23 cm. 226 pp.

La sainte figure du Frère Théophanius ne pouvait disparaître de la mémoire des nouvelles générations qui ne l'ont pas connu. Pour tous ces jeunes, le livre du Frère Cyrille sera la révélation d'une âme vraiment choisie. J'ai rencontré le Frère Théophanius en France, à Bordeaux, dans

les premiers jours d'octobre 1928, au moment où il se dirigeait comme moi vers le sanctuaire de Lourdes. Il ne me fallut pas de bien longs entretiens pour constater que nous avions toujours des saints parmi nous. Les conversations que j'eus avec lui me font regretter encore plus la rareté des notes spirituelles intimes recueillies après sa mort. Malgré cette absence on trouvera dans les pages intelligentes et justes que voici l'âme d'un formateur de jeunes religieux qui fut profondément chrétien et humain dans la pleine réalisation de sa devise : « rendre heureux pour rendre meilleurs ».

A. Papillon, O. P.

Mgr Olivier MAURAULT, P. S. S. — « Moisson de Ville-Marie ». Montréal, Editions Fides, 1943. 20 cm. 204 pp.

Mgr le Recteur de l'Université de Montréal a réuni dans ce volume les principaux exposés d'histoire qu'il a prononcés ou écrits à l'occasion du troisième centenaire de sa ville. L'ensemble forme un beau livre, étoffé dans sa documentation, vigoureux dans sa forme. L'auteur a puisé aux meilleures sources, mais son étude consciencieuse a la coquetterie d'éviter un trop solennel apparat d'érudition qui viendrait interrompre ou alourdir le récit.

Mgr Maurault devait être spécialement à l'aise dans ce domaine de l'histoire montréalaise qui lui est si familier. Comment n'aurait-il pas évoqué en connaisseur l'histoire de cette entreprise de Ville-Marie avec ses vicissitudes, ses difficultés de tout ordre et ses actions d'éclat ? Jamais, d'ailleurs, il n'a cru devoir se confiner au rôle de rapporteur. Sans faire irruption indiscrète dans les événements qu'il rapporte, il marque, ici ou là, d'un trait sobre mais net, la leçon utile qui s'en dégage.

Pp. 49-50 et en d'autres endroits, Mgr Maurault tient à se désolidariser de cette « initiative » d'un quelconque sous-comité d'organisation qui a fixé au 17 mai 1642 la date de la messe de fondation de Ville-Marie. Il cite en particulier l'étude de M. Victor Morin : « Aux sources de l'histoire de Montréal » dans : MSRC, 1942, 83-94. La date du 18 mai est de tout point plus recevable. C'était après mûre enquête que notre revue l'avait adoptée en son numéro de mai 1942, p. 260.

A. Papillon, O. P.

Serge FLEURY — « Talleyrand ». 19 cm. 264 pp. Montréal, Editions Variétés, 1942.

Nonobstant un peu trop d'indulgence mondaine et beaucoup de superficialité dans la recherche documentaire proprement dite, ce portrait de Talleyrand par le comte Serge Fleury est une œuvre de patience et de discernement. On apprend à situer le personnage et à mieux comprendre les milieux aussi divers qu'insidieux où il a évolué.

Maurice-C. Cusson

Auguste Viatte — « Victor Hugo et les illuminés de son temps ». 19.5 cm. 288 pp. Montréal, Editions de l'Arbre, 1942.

Une étude très détaillée et bien menée qui complète et parfois redresse l'ouvrage de M. Denis Saurat : « La religion de Victor Hugo » (Paris 1929). On y voit sous quelles influences politiques, philosophiques, cabalistes, Victor Hugo se détacha peu à peu non seulement du catholicisme, mais du christianisme et de toute religion révélée ; quelles traces, aussi, cette ferveur spirite, cabaliste, néo-messianique a laissées dans l'œuvre du poète. Plus d'un vers, resté jusqu'ici obscur ou attribué à la seule grandiloquence, s'en trouve singulièrement éclairé.

Albert Lacroix

Guy de Pourtalès — « Chopin ou le poète ». 19.5 cm. 256 pp. Montréal, Editions Variétés, 1943.

Il faut écouter les œuvres de Chopin, seul, dans un cadre familier, mais non sans une certaine « préparation ». On l'a souvent rappelé : la musique ne doit jamais s'écouter passivement, et moins qu'une autre cette musique romantique, si chargée d'images et de sentiments. Nous devons donc accueillir avec joie la littérature psycho-biographique apte à nous « situer ». Depuis sa parution dans la *Revue des Deux Mondes* en 1927, l'essai d'introspection que voici s'est démontré susceptible d'établir entre Chopin et nous cette désirable intimité. Sa réimpression est bienvenue.

Serge Houle

Pertinax — « Les Fossoyeurs ». 2 v. 19.5 cm. 380 et 320 pp. New York, Editions de la Maison Française, 1943.

Critique implacable et mordante des erreurs, des défaillances et des gabegies qui ont fini par précipiter la Troisième République dans l'écrasement de juin 1940. Ces deux gros volumes débordent de considérations, d'anecdotes, de traits, de mots et de faits notés par un journaliste de grande classe, observateur sagace et bien renseigné.

Il faut laisser à M. André Géraud la responsabilité de ses jugements et critiques. Le genre de son travail comporte presque fatalement une part de système et d'arbitraire. Mais il y a certainement, dans ce volume, bien des vues profondes et des appréciations exactes.

Albert Lacroix

Léon Marchal — « De Pétain à Laval ». Montréal, Editions Beauchemin, 1943. 20.5 cm. 304 pp.

Considérations et portraits abondent en ces trois cents pages de lecture agréable. Nous n'y apprenons d'ailleurs rien de nouveau ni sur les hommes ni sur les événements. C'est le témoignage d'un observateur sagace et

délicat écrivain, mais retenu par la force des choses loin du théâtre des faits. D'où les qualités de ce livre, d'où aussi sa portée restreinte.

Albert Lacroix

Vladimir POZNER — « Deuil en 24 heures ». New York, Librairie Brentano — Montréal, Editions Beauchemin, 1942. 19 cm. 334 pp.

Une suite d'instantanés de la retraite des troupes françaises en mai et en juin 1940. Le tout forme un « roman », c'est-à-dire une œuvre composée, possédant son rythme, ses personnages-vedettes et ses situations culminantes. Les sympathies de l'auteur vont nettement aux idées et aux hommes de la gauche la plus gauche. C'est son affaire, mais dommage qu'il n'ait pas tenté de percer certaines vieilles équivoques...

Pages 252, une amicale allusion à nos soldats canadiens français.

Serge Houle

J.-P. PETGES — « Bataille d'Amiens 1940 ». New York, Editions de la Maison Française, 1943. 19 cm. 160 pp.

Exposé sec, incolore, mal écrit. On y sent le résumé hâtif d'impressions trop rapides et de considérations techniques non suffisamment assimilées.

André Diotte

Constantin JOFFÉ — « Les enterrés vivants du Stalag XVII A ». New York, Editions de la Maison Française, 1943. 19 cm. 224 pp.

Ici, le camp de concentration nazi à visage découvert, sans les fards avantageux du roman savamment orchestré, sans le secours même de la littérature la plus simple. Parce qu'elles sont ainsi dépouillées de tout artifice de composition et de rédaction, le lecteur appréciera ces pages émouvantes, écrites par un authentique combattant-prisonnier sous l'inspiration de la souffrance.

A. Papillon, O. P.

Marcel HAEDRICH — « Baraque 3, chambre 12 ». Montréal, Editions Variétés, 1942. 19 cm. 224 pp.

Encore un recueil d'impressions de prisonnier de guerre. Cette fois, il s'agit d'un officier franco-alsacien et de ses collègues. Les anecdotes de l'auteur sont d'un intérêt inégal. Son style, ici et là boursouflé, s'avère toujours de la plus incolore banalité. Le seul avantage de ce mince volume, c'est de suivre l'officier aux états d'âme complexes et mouvants ; non pas le type exceptionnel, le héros cornélien ou le bravache de la légende, mais

un pauvre être pitoyable et humain qui souffre ordinairement en silence, cherche à s'enfuir de sa geôle, crie son ennui et sa détresse aux heures de dépression, se reprend, tient et espère quand même magnifiquement.

Serge Houle

Léon Bloy — « La Femme pauvre ». Montréal, Editions Beauchemin, 1943. 18.5 cm. 304 pp.

Le meilleur livre de Bloy. Il faut remercier la Maison Beauchemin de nous le redonner en un vêtement typographique des mieux réussis. Cette propagande canadienne servira à faire connaître toujours plus chez nous un écrivain catholique dont l'incontestable talent, le courage, la foi sincère méritent notre respect. Mais j'espère aussi que les lecteurs de cet ouvrage réfléchiront à un aspect non négligeable de leur « initiation » : des esprits ardents et sans expérience risquent, s'ils attribuent trop de crédit aux paroles de Bloy, de porter à sa suite, sur nombre d'hommes ou d'institutions, des jugements d'une outrance fâcheuse. Tel exemple connu prouve que ce danger n'a rien de chimérique au Canada français.

Albert Lacroix

Jules Romains — « Les Hommes de Bonne Volonté. XXI : Journées dans la montagne ». 18.5 cm. 308 pp. New York, Editions de la Maison Française, 1942.

La *Revue Dominicaine* a rendu compte du tome XIX dans son fascicule de novembre 1942, p. 256. Le volume suivant ne nous est point parvenu. Le tome XXI qui nous arrive aujourd'hui est consacré, dans sa plus grande partie, aux incidents principaux et secondaires de la campagne électorale de Jerphanion devenu candidat à la Chambre des Députés de la Troisième République. Cet épisode longuement développé nous vaut d'échapper au morcellement, à la juxtaposition de bouts de récits indépendants, comme c'est le cas en maints volumes précédents. Une fois de plus, on admirera le talent de l'auteur. Il prend chaque personnage — mettons, ici Félicien Grousson — et nous fait assister, soit à une conversation importante, soit au déroulement intérieur des pensées, images, sentiments, sensations qui traversent cette conscience. Le présent volume fourmille d'exemples de cette remarquable puissance d'imagination.

André Diotte

Antoine de Saint-Exupéry — « Terre des hommes ». Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1943. 19 cm. 224 pp.

C'est une idée heureuse entre toutes que dans la présente épidémie de réimpressions l'éditeur Valiquette ait pensé à nous redonner ce texte émouvant. On y découvre bien plus que des aviateurs courageux — cela est quotidien — et qui bravent la mort à cause de leur courage. On y trouve, avec le document sur l'aviation, un des plus beaux caractères d'homme

moderne, une personnalité extrêmement riche où se fondent dans un parfait équilibre le viril et le poétique. Dois-je répéter que ces notations révèlent un grand écrivain ? Conter de manière si simple et si poignante est le fait d'un artiste.

A. Papillon, O. P.

Jacques SAURIOL — « Le désert des lacs ». Montréal, Editions de l'Arbre, 1942. 19 cm. 206 pp.

Le titre est suivi de l'indication : « roman ». En fait, comme l'a remarqué M. Jean Vallerand, nous avons ici un ouvrage qui se trouve être à la fois un roman policier et un documentaire de géographie humaine. C'est peut-être beaucoup. En tout cas, ce n'est pas ce que nous attendions. Mais prenons le livre, tout hybride qu'il soit. Le thème est traité avec plus de brio que de vraisemblance. Et, surtout, l'étude des personnages n'est pas assez poussée. En plus, abondance descriptive, jeunesse de ton et d'agencement... Tous signes d'un talent qui n'a point maîtrisé le domaine où il avait voulu s'engager.

Albert Lacroix

Claude EYLAN — « Combat avec l'inconnue ». Montréal, Editions Variétés, 1942. 19 cm. 264 pp.

De toutes les écritures de Madame Eylan, je préfère, et de beaucoup, ses récits de voyage. Tout de même, voici d'elle un roman, ni bon ni mauvais. Ce livre renferme, il faut le reconnaître, quelques pages d'une belle venue, finement écrites. Mais l'inspiration manque d'envol. J'ai regretté aussi d'y voir le sentiment religieux exploité seulement dans son mécanisme et dans ses apparences.

Albert Lacroix

Isabelle TONARELLI — « Jeunes femmes ». Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1942. 19 cm. 304 pp.

Du talent, un sens psychologique assez fin, un art déjà maître de ses nuances. Dommage que le tout soit imprégné de la hantise du Montherlant de *Jeunes filles*. L'ensemble laisse une paradoxale impression d'imitation appuyée et de charme un peu vide.

A. Papillon, O. P.

Roger BRIEN — « Sourires d'enfants ». Montréal, Editions Fides, 1942. 20 cm. 168 pp. « Chant d'amour ». Même librairie, 1942. 21.5 cm. 140 pp.

Les deux *opellæ* que voici ont tiré profit des remarques du R. P. Lussier dans la *Revue Dominicaine* de juin 1942, pp. 380-381. L'auteur a manifestement cherché à brider le fatras et le fracas de son exubérance.

Ses nouveaux poèmes n'ont pas grand relief, mais ils sont gais, frais, alertes.

André Diotte

Jeanne L'Archevêque-Duguay — « Offrande ». 22 cm. 112 pp. Montréal, Editions Fides, 1942.

Cent pages de délicats petits poèmes en prose cadencée. Le thème de l'enfance s'y trouve explicité avec un remarquable don d'évocation, une délicatesse de touche admirablement maternelle. Ici et là quelque longueur... mais aucun piétinement ne vient atténuer le charme de pure simplicité et de foi chrétienne inconfusible qui consacre le talent de Madame L'Archevêque-Duguay.

Albert Lacroix

Françoise Gaudet-Smet — « Heures d'amour ». 19 cm. 172 pp. Montréal, Editions Fides, 1943.

Quarante-quatre pièces de prose rimée ou rythmée. Ce sont de claires et gracieuses aperceptions d'une maman aussi attentive qu'aimante. Mais si l'inspiration se révèle du meilleur aloi, le tour manque souvent d'aise, le souffle se fait asthmatique, la phrase devient tout autre qu'ailée. Peut-être Madame Gaudet-Smet aurait-elle gagné à s'exprimer en prose réelle. Car il est des proses charmantes et pleines qui priment les vers libres... et prolongés.

André Diotte

Abbé Albert Tessier — « Notre mère la terre ». Montréal, Editions Fides, 1942. 22 cm. 48 pp.

C'est le deuxième des « beaux albums Tavi » les bien nommés. Mentionner ce nom, c'est déjà faire l'éloge de l'exposé si vivant et si varié, des descriptions colorées et fidèles, de la psychologie très fine et des applications morales fort heureusement présentées. Sans oublier l'apport photographique qui constitue à lui seul un apostolat.

A. Papillon, O. P.

Arthur Lepage — « Normandie et Bretagne. Récit de Voyage au Royaume de l'Herbage ». 19.5 cm. 284 pp. Chez l'auteur, Baie-des-Sables (P. Q.), 1943.

Vrai, simple, souriant, ce volume, doté d'une abondante et agréable illustration, rassemble une foule de renseignements de tout ordre, depuis les œuvres d'art jusqu'aux recettes gastronomiques en passant par les engrais et les procédés de culture. Cette marchandise hétéroclite est, pour comble, présentée en vrac, littéralement *déchargée* sur le pauvre lecteur. De plus le style ne s'élève jamais au-dessus du médiocre. Mais l'auteur est

un honnête homme, et vous goûterez l'atmosphère de bonhomie où s'accumulent ses informations et se déroulent ses réflexions.

André Diotte

Robert CONSIDINE — « MacArthur the magnificent ». 20 cm. 126 pages. Philadelphia, David McKay Co. ; Toronto, The Musson Book Co., 1942.

Une esquisse des plus vivantes en attendant le portrait définitif de l'histoire. L'auteur a réussi à saisir le grand style militaire, le sérieux profond, la conscience, la religion solide, l'impeccable tenue du général MacArthur. Il résume avec sympathie et clarté la carrière de ce soldat qui, malgré certains déficits du haut commandement américain et certaines lacunes de sa formation personnelle, fut à la hauteur d'un étrange et glorieux destin.

A. Papillon, O. P.

Maurice KERDRUE — « Joliff et Magadur, hommes de mer ». Montréal, Editions de l'Arbre, 1943. 19 cm. 240 pp.

Ce « roman » (comme porte la mention imprimée au dos du volume) est une pauvreté. Il ne vaut ni par l'intérêt du récit qui est de la plus décevante platitude, ni par le moindre aperçu tant soit peu vivant sur les mœurs et la mentalité des gens de mer. Il ne faudrait pas que tous les étrangers réfugiés en Amérique se mettent en tête qu'ils peuvent écrire un livre...

A défaut de Vercel trop au-dessus de lui, l'auteur aurait pu fréquenter Maurice Guierre : « Seul maître à bord » (Paris 1939). Il y eût sans doute puisé la résolution de radouber, sinon de remiser sa *prose maritime*.

André Diotte

Jean BULAIR — « Rencontres ». 19.5 cm. 180 pages. Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1942.

Cette pauvre histoire d'un marin norvégien échoué aux bords du Saint-Laurent, prenant femme chez nous puis recommençant à courir les océans, n'a rien qui puisse apporter profit au lecteur. Personnages et événements s'accrochent tant bien que mal en une succession qui elle-même marivaude dans un style d'une mièvre platitude.

Albert Lacroix

Charles OBERLING — « Le problème du cancer ». 19.5 cm. 304 pages. Montréal, Editions de l'Arbre, 1942.

Formé de leçons destinées aux médecins et aux étudiants en médecine, ce livre a gardé une allure et beaucoup de termes techniques. Mais que

ceci ne vous décourage pas. Une fois vaincue cette légère difficulté, vous trouverez ici une somme rare d'informations scientifiques et de renseignements pratiques. Le tout présenté avec clarté et sobriété.

Albert Lacroix

C.-V. Johnson — « A travers le temps et l'espace avec le pendule ». Montréal, Editions Beauchemin, 1943. 19 cm. 224 pp.

C'est en 1937, dans un village de Gaspésie, que M. Johnson s'est initié aux mystères du pendule et de la baguette. Il nous raconte ici les misères, les servitudes, mais aussi les grandeurs du métier. On goûtera l'ingéniosité de son exposé, l'abondance des renseignements recueillis, le piquant de certaines remarques. Peut-être l'auteur n'a-t-il pas digéré à point tous les éléments d'information historique et... journalistique par lui ingurgités. On aimerait aussi lui voir garder plus de sérénité à l'égard des « soi-disant savants, spécialisés en physique ou en psychologie » (p. 14).

André Diotte

J.-M. Gaudet — « Que vaut la Chiropratique ? » 19 cm. 176 pp. Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1942.

Ceci n'est qu'un petit volume, mais rempli de renseignements et d'un intérêt des plus pratiques. L'auteur dissèque devant nous le domaine d'étude qui est devenu sa spécialité. Puis il expose et oppose le traitement officiel octroyé à la chiropratique dans le Québec et dans les autres provinces du Canada. En finale, un ardent plaidoyer pour que l'ambiance médicale québécoise se fasse plus hospitalière à la collaboration des chiropraticiens.

Albert Lacroix

Claude-M. Laurent — « Etes-vous malin ? » Montréal, Librairie Granger Frères, 1943. 19 cm. 146 pp.

Vous trouverez dans ce pimpant petit livre trois cent soixante-cinq questions et soixante-cinq problèmes destinés à stimuler votre imagination, votre mémoire et votre sens de l'observation. Surtout ne recourez pas trop prestement au « livre du maître » qui remplit les pp. 89-137 !

Maurice-C. Cusson

LES RECENSIONS DU MOIS...

« Le péché », *par S. E. le Card. Villeneuve, O. M. I.*	$0.35
Ego Sapientia... La Sagesse qui est Marie, *par Charles de Koninck*	1.00
La Science d'Aimer, *par Paul l'Ermite*	1.00
Histoire Sainte en cent vingt images	1.00
Moisson de Ville-Marie, *par Mgr Olivier Maurault*	1.00
Talleyrand, *par Serge Fleury*	1.25
Victor Hugo et les illuminés de son temps, *par Auguste Viatte*	1.50
Chopin ou le poète, *par Guy de Pourtalès*	1.25
Les Fossoyeurs, *par Pertinax,* 2 volumes	3.50
De Pétain à Laval, *par Léon Marchal*	1.50
Deuil en 24 heures, *par Vladimir Pozner*	1.50
Bataille d'Amiens 1940, *par J.-P. Petges*	1.25
Les enterrés vivants du Stalag XVII A, *par Constantin Joffé*	1.50
Baraque 3, chambre 12, *par Marcel Headrich*	1.25
La femme pauvre, *par Léon Bloy*	1.25
Les hommes de Bonne Volonté. XXI, *par Jules Romains*	1.75
Terre des hommes, *par Antoine de Saint-Exupéry*	1.00
Le désert des lacs, *par Jacques Sauriol*	1.00
Combat avec l'inconnue, *par Claude Eylan*	1.25
Sourires d'enfants, *par Roger Brien*	1.00
Offrande, *par Jeanne l'Archevêque-Duguay*	1.00
Heures d'amour, *par Françoise Gaudet-Smet*	1.00
Notre mère la terre, *par l'abbé Albert Tessier*	0.25
Normandie et Bretagne. Récit de voyage au Royaume de l'Herbage, *par Arthur Lepage*	1.50
Joliff et Magadur, hommes de mer, *par Maurice Kerdrue*	1.25
Rencontres, *par Jean Bulair*	1.00
Le problème du cancer, *par Charles Oberling*	1.50
A travers le temps et l'espace avec le pendule, *par C.-V. Johnson*	1.25
Que vaut la chiropratique, *par J.-M. Gaudet*	0.75
Etes-vous malin ?, *par Claude-M. Laurent*	0.60

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL

95, AVENUE EMPRESS
OTTAWA

Tél. CRescent 4137

MAISON JOSEPH CORBEIL

MAGASIN A RAYONS

6500, rue Saint-Hubert

Avec les compliments de

THE SHERWIN-WILLIAMS CO.
of Canada, Limited

2875, rue CENTRE MONTRÉAL WIlbank 7121

V....

LE DROIT le grand quotidien français de la capitale du Canada, est non seulement l'organe officiel des Canadiens français d'Ottawa et de tout l'Ontario, il est aussi le journal quotidien français ayant la plus forte circulation dans tout l'Ouest de la Province de Québec. Par delà la rivière Outaouais, dans les comtés de Papineau, Hull, Gatineau et Pontiac, sur les bords de La Lièvre comme le long de la Gatineau, dans le Témiscamingue comme dans les régions minières de l'Abitibi, partout circule LE DROIT, le seul quotidien français publié à l'ouest de Montréal. Pour les meilleures nouvelles de la capitale fédérale et tous renseignements sur l'activité des vôtres dans cette partie du pays abonnez-vous au journal LE DROIT, 98, rue Georges, Ottawa.

Achète bien
qui achète chez

Dupuis Frères LIMITEE

Au service du public
depuis 1868

Tél. HArbour 7251 — *Ouvert jour et nuit*

LA PLUS GRANDE PHARMACIE
DE DÉTAIL AU MONDE

SERVICE RAPIDE
NE FERME JAMAIS

PHARMACIE MONTREAL PHARMACY

CHARLES DUQUETTE, PHARMACIEN-PROPRIÉTAIRE
PRESCRIPTIONS, PRÉPARATIONS FRANÇAISES,
ARTICLES DE TOILETTES, DROGUES

916 est, rue Sainte-Catherine — Montréal

Zenith INC.

Peinture de haute qualité

MANUFACTURIERS 4340, Papineau — Montréal — Tél. ATlantic 1988

Manufacturiers spécialistes
d'ornements d'églises et accessoires
funéraires en tous métaux

Placage or, argent, chrome

Réparations générales

ARTHUR GUYOT, ENRG.
1031 EST, RUE RACHEL — CHerrier 6577
MONTRÉAL

NOS TABERNACLES
SONT EXCLUSIFS EN
MODÈLE ET QUALITÉ

Atelier et Bureau :

Tél. DOllard 4694 *

6641, rue Saint-Hubert
Montréal

Charbonneau LINGERIE LIMITÉE

DU MANUFACTURIER AU CONSOMMATEUR

16 MAGASINS À VOTRE SERVICE

« Cordiale invitation à tous les amis des Pères Dominicains à visiter notre vaste magasin à rayons et à profiter de notre politique de qualité supérieure aux plus bas prix ».

1480-90
Mt-Royal est

L. N. MESSIER Limitée

32 rayons
FAlkirk 3541

J.-E. CADIEUX, PRÉS. — J.-C. AUBRY, SEC.-TRÉS.

Rééditions :

L'AMOUR ET LES CHRÉTIENS

par le R. P. M.-M. DESMARAIS, O. P.

... Et voilà quelques réponses à la question :
L'AMOUR EST-IL UN PÉCHÉ ?

PRIX : **$1.00**

POINTE AU CHÊNE

ROMAN SCOUT

par le T. R. Père A. SAINT-PIERRE, O. P.

« Au nom de quelle excuse ou de quel prétexte, négligerait-on de former nos enfants, garçons et filles, selon cet idéal et cette méthode ? ».

Chanoine Lionel GROULX

PRIX : **$1.00**

Ces ouvrages et nombre d'autres sont en vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL

95, AVENUE EMPRESS
OTTAWA

Rééditions :

LA FOI VIVANTE

par Paul l'ERMITE

« La FOI sans les œuvres est une foi MORTE »

PRIX : **$0.75**

COMMENT ÉDUQUER VOS ENFANTS

par le R. P. Jean BOUSQUET, O. P.

« L'éducation est un travail trop difficile, une besogne trop délicate, pour qu'on l'aborde sans y avoir sérieusement pensé : les bons éducateurs ne s'improvisent pas ».

PRIX : **$0.75**

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL

95, AVENUE EMPRESS
OTTAWA

NOUVEAUTÉS

Miracles, *par Alain-Fournier*	$1.25
Comment éduquer vos enfants, *par le R. P. Jean Bousquet, O. P.*	0.75
Maîtres et témoins de l'entre-deux-guerres, *par Pierre Brodin*	1.25
L'idéal chrétien du mariage, *par le chanoine Cardijn*	0.25
La Lumière sur la route, *par l'abbé F. Charavay*	1.00
L'exilée, *par Delly*	1.00
Ma robe couleur du temps, *par Delly*	1.00
L'amour et les chrétiens, *par le R. P. M.-M. Desmarais, O. P.*	1.00
Vivez donc en paix, *par Achille Desbuquoit*	.60
Au Dieu inconnu, *par le R. P. Dillard*	0.90
L'irréprochable providence, *par Dohet*	0.90
Plantes curieuses de mon pays (en couleurs), *par J.-M. Gauvreau*	1.00
Peintres et sculpteurs que j'ai connus (1900-1942), *Par Michel Georges-Michel*	2.00
Images d'Alain-Fournier, *par Isabelle*	1.50
Confiance (2 volumes), *par Paul de Jaegher, S. J.*	2.00
Comment vivre sa vie, *par Mgr Henri Jeannotte*	1.00
Français, voici la vérité, *par Henri de Kérillis*	2.00
Monsieur Vincent, aumônier des galères, *par Henri Lavedan*	1.25
La foi vivante, *par Paul l'Ermite*	0.75
Le Bon Père Alfred, *par V. Marchal, C. S. V.*	0.60
Histoire des Etats-Unis, tome I, *par André Maurois*	2.00
Comment former des hommes, *par Henri Pradel*	0.75
La direction spirituelle des enfants, *par E. Poppe*	0.50
Le jeu retrouvé, *par Marcel Raymond*	1.50
Pointe au Chêne (roman scout), *par le R. P. A. Saint-Pierre, O. P.*	1.00
Mon journal à Berlin, *par William-L. Shirer*	3.00
Hitler et le christianisme, *par Henri Vermeil*	0.60
Demain que vaudront nos placements sur obligations et actions	1.00

Ces ouvrages et nombre d'autres sont en vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL

95, AVENUE EMPRESS
OTTAWA

Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $3.00 ; ÉTRANGER : $3.25 ; AVEC LE ROSAIRE : 25 SOUS EN PLUS ;
LE NUMÉRO : $0.30 ; ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00
RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

« Ne jetez pas cette revue au feu ni ne la détruisez d'autre façon... Retournez-nous-la, ou donnez-la à un organisme de récupération. Vous contribuerez ainsi à la victoire ».

IMP. À L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE, NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL